

**UNIVERSITE ASSANE SECK DE ZIGUINCHOR**



*L'excellence, ma référence*

**UFR DES LETTTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES**

**Département de Lettres Modernes**

**Parcours : Sciences du langage**

**Spécialité : Sociolinguistique**

**Mémoire de Master**

**Analyse sociolinguistique des marqueurs  
identitaires dans les parlers urbains :  
exemple des jeunes de la commune de  
Ziguinchor.**

**Présenté par :**

**El hadji Ibrahima  
BA**

**Sous la direction de :**

**Mme Ndiémé SOW, Professeure assimilée**

**Jury :**

- Pr. Cheikh Mouhamadou Soumoune DIOP, UASZ, **Président** ;
- Pr. Ndiémé SOW, UASZ, **Encadreur** ;
- Dr. Oumar SEYDI, UASZ, **Examineur**.

**ANNEE UNIVERSITAIRE**

**2022- 2023**



# DÉDICACES

Je dédie ce travail,

A ma famille, elle qui m'a inculqué une éducation digne. Son amour a fait de moi ce que je suis aujourd'hui !

Particulièrement à ma mère Mariama Niang, pour le goût de l'effort qu'elle a suscité en moi, grâce à sa rigueur. Quoi que je fasse ou que je dise, je ne saurai te remercier suffisamment. Ton affection me couvre, ta bienveillance me guide et ta présence à mes côtés a toujours été une source de motivation pour affronter les obstacles !

A mon père Ismaila BA. Tu as toujours été à mes côtés pour me soutenir et m'encourager. Ceci est ma profonde gratitude pour ton éternel amour. Que ce mémoire soit le meilleur cadeau que je puisse t'offrir !

A mes frères, mes grands-parents et tous ceux qui ont partagé avec moi tous les moments d'émotion lors de la réalisation de ce travail. Ils m'ont chaleureusement supporté et encouragé tout au long de mon parcours !

A ma famille, mes proches et à ceux qui me donnent de l'amour et de la vivacité !

A tous mes amis qui m'ont toujours encouragé, et à qui je souhaite plus de succès !

A tous ceux que j'aime !

# REMERCIEMENTS

Je remercie sincèrement toutes les personnes qui m'ont apporté leur aide et qui ont contribué à l'élaboration de ce mémoire.

Je remercie tout particulièrement ma directrice de mémoire Pr. Ndiémé Sow de l'UASZ pour m'avoir suivi et conseillé tout au long de la réalisation de ce mémoire.

Je remercie également tout le corps professoral de l'UFR Lashu plus particulièrement ceux du département de lettres modernes, mes enseignants de la première année de licence à la deuxième année de Master.

A mon instituteur M. Mamadou Seck, l'homme à qui je dois beaucoup. Celui qui a été le premier à mettre du savoir dans ma tête alors vide. Monsieur, je vous remercie du fond du cœur.

Ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour sans le soutien actif des membres de ma famille, surtout mes parents qui m'ont toujours encouragé moralement et assisté matériellement.

Ensuite mes remerciements vont à l'endroit de trois grandes familles qui ont tracé mon itinéraire scolaire :

A la famille Ba de Maka Colibantang, à la tête, mon adorable père et chef de ladite famille Sadio Ba et sa tendre épouse Doussou Niang. Et ses enfants (Arfang Madou Ba passant par M. Kalidou Ba jusqu'au frère cadet Souleymane Ba). Je remercie également toute la communauté Makoise.

A la famille Camara de Koussanar, mon Sergine, mon guide spirituel, Elhadji Kemba Camara alias Vieux Camara, un homme hors-pair, ses adorables épouses, ses sœurs, ses tantes et ses frères (Mouhamadou Kaly Camara mon confident, Kéba Camara, Arfang Camara, etc.).

A la famille Seydi de Kadior (Ziguinchor), mon défunt père Malang Seydi, sa tendre épouse maman Séni Sonko, ses fils (Atab Seydi, Ibrahima seydi et Aliou Bamba) et leurs aimables épouses.

A mon grand-frère Lamine SY, sans qui je n'aurais peut-être pas pu accomplir ce précieux projet. Il m'a tendu la main au moment où j'en avais le plus besoin. Que le bon Dieu veille sur toi et te donne la force pour pouvoir réaliser tes Projets.

A mon ami, mon frère Bocar Dia, une personne dont sa générosité dépasse l'entendement.

A mon ami Dioncounda yock, par sa bienveillance.

Enfin j'exprime mes vifs remerciements et ma profonde gratitude à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de ce travail.

# SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>PREMIERE PARTIE : CONSTRUCTION THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE.....</b>	<b>7</b>
<b>Chapitre 1 : Elucidation conceptuelle .....</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre 2 : Approche méthodologique du travail .....</b>	<b>39</b>
<b>DEUXIEME PARTIE : PRESENTATION ET ANALYSE DES DONNEES. ....</b>	<b>44</b>
<b>Chapitre 3 : Analyse des données .....</b>	<b>46</b>
<b>Chapitre 4 : Résultats et discussions .....</b>	<b>64</b>
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>89</b>
<b>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :.....</b>	<b>93</b>
<b>ANNEXES : .....</b>	<b>99</b>
<b>TABLE DES MATIERES .....</b>	<b>101</b>

## CONVENTION DE TRANSCRIPTION

- Pauses (courtes, moyennes, longues) = /, //, ///
- Silence (courte, moyenne, longue) = \*, \*\*, \*\*\*
- Auto-interruptions = |
- Hétéro-interruptions = §
- Accentuation : LETTRES CAPITALES
- Interrogation = ?
- Exclamation = !
- Intonation ascendante = ̄
- Intonation descendante = ̅
- Hésitations = euh
- Rires = héhé
- Traduction en français = TDT
- Passages en Anglais = en gras
- Passages en langues locales = en italique

### Listes des sigles ou acronymes

- ANSD : Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie.
- CNRTL : Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales
- URL : Uniform Resource Locator / TDT : Localisateur uniforme de ressource
- SIDA : Syndrome d'Immunodéficience Acquise
- UCAO : Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest / Ziguinchor
- UCAD : Université Cheikh Anta Diop de Dakar

# **INTRODUCTION**

De nombreux chercheurs comme Michelle Auzanneau, Louis-Jean Calvet, Caroline Juilliard et Ndiémé Sow se sont donné comme tâche de répertorier, d'analyser et d'interpréter les pratiques langagières au Sénégal. Ainsi, ils soutiennent en général que le Sénégal est diversifié du point de vue sociolinguistique et que plusieurs langues y coexistent<sup>1</sup> (Calvet 1994). Plus d'une quarantaine de langues ou variétés de langues font l'objet de la communication entre ses habitants. Il y a les langues locales, les langues internationales, les langues étrangères, etc. Le wolof, pulaar, mandinka, soninke, sereer, français, anglais et jóola sont les langues les plus parlées. Mais ces langues n'ont pas les mêmes statuts. Selon l'évolution dans le temps et dans l'espace, l'importance des langues varie. En ce Calvet écrit : « l'importance du wolof augmente à Dakar tandis que celle des autres langues diminue » (1994 : 90). Le français partage certes avec le wolof, le pulaar, le mandinka et jóola la fonction véhiculaire à Ziguinchor mais, il s'en différencie du point de vue statutaire : du point de vue juridique le français est la langue officielle. Si l'on s'intéresse à l'environnement graphique, il y a le français, le wolof et l'arabe.

Du point de vue géographique le Sénégal se situe à l'extrême ouest du continent africain. Il est limité au nord par la République Islamique de Mauritanie, à l'est par le Mali, au sud par la Guinée Conakry et la Guinée-Bissau et à l'ouest par l'océan Atlantique. Le Sénégal compte quatorze régions administratives et sa superficie s'étend sur 196 722 km<sup>2</sup>. Sa population est estimée selon le rapport préliminaire du dernier recensement de l'ANSD (2023) à 18 032 473 habitants. Ce rapport montre un taux de masculinité très élevé 50,6% et seulement 49,4% de féminité. Cette population est caractérisée par sa grande jeunesse.

Par ailleurs, la région de Ziguinchor est l'une des 14 régions du Sénégal. Couvrant une superficie de 7 352 km<sup>2</sup>, elle abrite une population de 754 110 habitants dont 387 017 hommes et 367 093 femmes. Cette population est majoritairement jeune avec un taux de 87,3 % de scolarité significatif, selon le même rapport de l'ANSD (2023).

Sa situation sociolinguistique est aussi importante et variée car elle s'ouvre à d'autres pays comme la Guinée-Bissau et la Gambie. Elle partage aussi la culture de ces pays, si bien que ces pays sont délimités géographiquement mais leurs frontières restent très poreuses culturellement.

---

<sup>1</sup> Calvet, J. (1994), *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris: Payot.

Notre champ d'étude couvre la commune de Ziguinchor. D'ailleurs c'est ce qui nous amène à croire qu'il serait difficile d'étudier les pratiques langagières d'un espace géographique sans pour autant décrire sa situation sociolinguistique. En effet, la sociolinguistique décrit les caractéristiques linguistiques et fonctionnelles des variétés verbales, quelle que soit leur nature, qu'elles dépendent de la profession, de la classe sociale, de la religion ou de la simple interaction parmi les membres du groupe social. Ces propos mettent en lumière le rôle de la sociolinguistique dans la société et ses langues. C'est une discipline récente qui étudie les faits de langues, les pratiques langagières, etc.

Notre étude s'intéresse à la catégorie sociale (jeunes et les langues). Nous montrons par là, tous les phénomènes liés aux parlars jeunes. De ce fait, il est important de ressortir les marqueurs identitaires caractérisant ce groupe. Le choix du lieu n'est pas gratuit, car la commune de Ziguinchor constitue la ville de la Casamance où convergent beaucoup de populations. Nous partageons cet avis de Lorenzo Mondada (2000)<sup>2</sup> quand il écrit :

Et il y a les discours, les paroles, les langues dans la ville, centre même de notre propos. Mais si la référence à la ville et à l'urbain en sociolinguistique est abondante, la conceptualisation de ce qu'est l'urbain, la théorisation du lien entre la ville et les langues, la caractérisation précise et argumentée de conduites comme relevant des spécificités de l'espace urbain, sont en revanche peu développées (: 72).

Ces propos de Mondada montrent effectivement que la ville est par excellence le lieu de rencontre des personnes. C'est l'espace où plusieurs langues entrent en contact. Cette étude est pertinente dans la mesure où nous étudions le rapport entre les langues et les jeunes locuteurs. En d'autres termes, nous nous intéressons aux pratiques langagières des jeunes à Ziguinchor. La ville est aussi l'endroit de socialisation où chaque groupe s'identifie à travers des aspects qui lui sont propres. C'est le cas chez les jeunes. Ce sont entre autres des marqueurs identitaires dans parlars urbains (jeunes). Le langage est donc, le reflet des relations sociales et il renferme des marqueurs identitaires, ce dont la sociolinguistique doit être en mesure de rendre compte. Thierry

---

<sup>2</sup> Lassave, P., et Mondada, L., (2000), « Décrire la ville, La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte, Collection Villes », *Les Annales de la recherche urbaine, Développements et coopérations*, n°86 p. 164-165  
URL : [https://www.persee.fr/doc/aru\\_0180-930x\\_2000\\_num\\_86\\_1\\_2325\\_t1\\_0164\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2000_num_86_1_2325_t1_0164_0000_3) consulté 10/11/2023

Bulot (2003)<sup>3</sup> abonde dans le même sens en précisant que le parler des jeunes des banlieues c'est-à-dire sous sa forme urbaine. Cela signifie que l'identification à un parler jeune se fera distinctement selon que le locuteur distingue une identité requise, c'est-à-dire prescrite par une matrice discursive permettant des énoncés du type.

Pour Bulot, « les jeunes parlent tous ou savent tous les parlers jeunes » et appartiennent d'une identité réelle, c'est-à-dire effective dans la mesure où le parler jeune d'un quartier permet l'identification à ce seul quartier ou à tel groupe social occupant une zone urbaine ségréguée par exemple » (2003 :124).

A partir de ces points de vue, plusieurs questions de recherche permettent de construire notre objet : Pourquoi les jeunes parlent-ils différemment ? Quand on parle des jeunes, de qui parle-t-on ? Quel rapport entretiennent les jeunes et leur milieu ? En quoi les parlers urbains constituent-ils une forme d'affirmation identitaire ? Quels sont les marqueurs identitaires perceptibles dans les parlers des cités ? Quels sont les domaines de la langue concernés par les procédés de création dans les parlers jeunes ?

La notion de marqueur identitaire dans les « parlers jeunes » attire l'attention aussi bien des linguistes que des sociolinguistes. La créativité dont font preuve les jeunes locuteurs nourrit le soupçon d'une décadence linguistique chez la jeune génération, mais suscite aussi des recherches linguistiques les plus diverses. Dès lors que nous nous intéressons à ce groupe nous nous rendons compte que les jeunes détiennent un énorme potentiel en termes de créativité linguistique. La ville est l'espace qui accueille plus de jeunes de différents horizons, d'identités diverses (groupes sociaux, langues, etc.) Les jeunes y convergent pour la recherche de l'emploi et du confort, du bien être par le biais de l'exode rural, des mobilités pédagogiques, etc.

Ainsi, notre sujet de recherche est intéressant et original dans la mesure où ces jeunes se servent des codes, des signes pour véhiculer leurs messages pour diverses raisons. Nous pensons

---

<sup>3</sup> Bulot, T., (2003), « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 8, p. 99-109, URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2003-1-page-99.htm> consulté le 02/03/2023

aujourd'hui qu'il est judicieux de prendre en considération ces parlers jeunes et d'en faire une étude globale des phénomènes liés à la sociolinguistique.

Nous nous référons à la question-programme de Joshua fishman (1965)<sup>4</sup> quand il écrit « who speaks, what language to whom and when ? ». Sa forme traduite correspond à « qui parle, quelle langue, à qui et quand ? ». Il met ainsi, l'accent sur la situation de communication. Un jeune s'adressant à un jeune n'a pas la même manière de communiquer que quand il s'adresse à un non jeune. En d'autres termes, le discours ne saurait être compris sans une prise en compte des circonstances ou des paramètres dans lesquels se déroulent les interactions ; les acteurs c'est-à-dire les participants, les codes qu'ils soient oraux et écrits avec des normes et en fonction des types de discours.

Ainsi, pour asseoir leur base de communication, les jeunes procèdent de différentes manières de créations de mots et adoptent des codes mixtes avec des interférences linguistiques, le verlan, l'argot, etc. À cela s'ajoute la variabilité causée par plusieurs facteurs en fonction du temps (diachronique), de l'espace (diatopique), des caractères sociaux (diastratique), ou des activités (diaphasique), sans oublier le style personnel (diamésique) (Gadet 2004).

Pour ce qui est des parlers urbains, nous posons un certain nombre des hypothèses à confirmer ou infirmer par les enquêtes de terrain ou encore par l'analyse des données que nous faisons car, comme écrit Calvet (1993)<sup>5</sup> « les langues n'existent pas sans les gens qui les parlent ».

- Le milieu, l'âge, ainsi que le niveau d'étude influencent la façon dont les jeunes communiquent.
- Les jeunes créent leurs propres mots.
- Ils ne veulent pas être compris par le non-pair c'est-à-dire n'appartenant pas au groupe.
- Cette façon de parler ne signifie pas qu'ils ne connaissent pas les normes.
- Les jeunes s'identifient à travers cette façon de parler.

Comme pour toute recherche scientifique, nous définissons au préalable, les différentes démarches ou approche à partir desquelles notre réflexion se construit. Nous distinguons alors plusieurs méthodes sociolinguistiques qui permettent de bien mener l'enquête de terrain.

---

<sup>4</sup> Fishman, J., (1965), "who speaks what language to whom and when?" *La linguistique*, p.67-88

<sup>5</sup> Calvet L-J., (1993), *La sociolinguistique*, Paris : Presses universitaires de France (Que sais-je ? n° 700).

Généralement, les sciences sociales (sociologie, économie, psychologie, anthropologie, communication, sociolinguistique) sont des sciences d'observation de la vie sociale. Lorsque les chercheurs de ces disciplines s'intéressent à des objets contemporains, ils ont la possibilité d'aller voir les acteurs *in situ* et de saisir les pratiques sociales et langagières en temps réel (Arborio, 2007).

Dans le cadre de notre étude sociolinguistique des parlers jeunes, nous adoptons une approche ethnographique avec la méthode mixte mais plus qualitative que quantitative, sans oublier les outils comme observations, entretiens, questionnaires, etc. L'observation joue un rôle important car, elle nous permet de bien comprendre les locuteurs et les situations de production. En ce sens, Ghiglione et Matalon (1991)<sup>6</sup> la définissent comme « un regard porté sur une situation sans que celle-ci soit modifiée » (:11). Notre champ d'investigation est la commune de Ziguinchor pour mieux appréhender le comportement langagier des jeunes dans les différents espaces et selon les interlocuteurs.

---

<sup>6</sup> Ghiglione, R., et Matalon, B., (1991), *Les enquêtes sociologiques : théories et pratique*.

# **Première partie : Construction théorique et méthodologique**

La ville est un lieu de rencontre de personnes, de langues, de cultures, etc. Un lieu hétérogène et pluriel, il ne peut être saisi que dans sa complexité. Mais, c'est la réelle difficulté il est vrai, comme s'il fallait prendre de la hauteur, et, au-delà des configurations propres de la ville, de son figement spatial, comprendre ses mouvements, les constructions imaginaires que les habitants construisent au quotidien. Et pour la sociolinguistique, il faut voir comment les langues participent des définitions de la ville ou de villes singulières. Il y aura alors des discours qui disent la ville, les discours sur ville, qui constituent une facette d'une sociolinguistique urbaine possible.

Nous pouvons en effet, appréhender la ville parce que l'on dit d'elle, les descriptions mêmes, polyphoniques, celles des professionnels, urbanistes ou politiques, celles des habitants et usagers, les études d'itinéraire, les stratégies de description d'appartements (Claudine Moïse, 2002 : 76)<sup>7</sup>. Parmi les voix de la ville, nous notons un phénomène très récurrent appelé les « parlers jeunes ». Ce thème occupe alors la centralité de notre réflexion dans la mesure où nous montrons les mécanismes permettant à ces jeunes locuteurs de véhiculer leurs messages.

La notion de parlers jeunes est tout aussi complexe, ambiguë et fait l'objet d'une grande réflexion. Ainsi, nous montrons dans la première partie de notre étude l'ensemble des concepts (c'est-à-dire ressortir l'ensemble des notions possibles qui gravitent autour de cette dénomination et qui facilitent sa compréhension) et des méthodes mises en place en vue d'aider à bien cadrer notre sujet (c'est-à-dire l'ensemble des démarches à suivre).

---

<sup>7</sup> Claudine, M., (2002), « Pour quelle sociolinguistique urbaine? », VEI Enjeux (CNDP), *Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, p.75-87.

## Chapitre 1 : Elucidation conceptuelle

Tantôt perçue comme une menace par les tenants d'une langue française immobile, tantôt présentée comme le creuset des nouveaux usages langagiers, la dénomination « parlars jeunes » rend compte de la mise en spectacle d'une réalité socio-langagière nécessairement plus complexe. Il importe d'aborder le parler des jeunes comme il convient, c'est-à-dire, à la fois comme un mouvement générationnel posant la différence par l'affirmation des identités et comme un lieu symbolique où se jouent les minorations sociales. Il n'est en effet, jamais fortuit de rappeler que le langagier (la langue et son usage) est et crée le lien social et, qu'à ce titre, tout groupe de jeunes qui produit des discours étiquetés jeunes renvoie à la société la complexité des tensions en cours. Mais, il démontre aussi une réelle compétence à construire du lien par la connaissance montrée du système linguistique (Bulot). La sociolinguistique urbaine a montré non seulement qu'en tant que structure sociale, milieu spécifique marqué par des interactions, par des cultures, la ville produit un certain nombre d'effets sur les langues et le langage mais, surtout que les discours tenus par les habitants sur leurs langues dites urbaines sont un élément important, voire déterminant pour la production de l'espace énonciatif singulier que constitue chaque ville (Bulot, 2005 : 176)<sup>8</sup>.

Dans la même mouvance, Louis-Jean Calvet (2005)<sup>9</sup> analyse la notion de villes sous trois grandes directions :

Les villes plurilingues d'abord, que l'on trouve plutôt dans les pays en voie de développement, comme on dit en langage politiquement correct, dans la lignée de ce que j'ai moi-même pu faire. Les études portent ici soit sur le corpus (la forme des langues dans la ville), soit sur le statut (les rapports entre les langues, sur les marchés par exemple), soit sur les deux (ce que j'ai tenté de faire récemment sur Alexandrie [...] s'intéressant donc à la gestion in vivo du plurilinguisme.

La ville définie non pas par son éventuel plurilinguisme, mais par sa mise en mots, par l'appropriation des lieux à travers la langue, avec un accent mis sur l'analyse du discours et plus récemment une approche interdisciplinaire, en particulier en relation avec la géographie sociale.

---

<sup>8</sup> Bulot, T., (2005), « Comptes rendus », Langage et société, n° 114, p. 149-157, URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2005-4-page-149.htm> consulté 16/08/2023

<sup>9</sup> Calvet, L.-J., (2005), « Les voix de la ville revisitées » Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ?, Revue de l'Université de Moncton, n°36, p. 9-30. URL : <https://doi.org/10.7202/011987ar> Consulté 14/03/2023

La ville considérée comme productrice lexicale : les études les plus nombreuses, et les plus médiatisées, portant sur le langage des jeunes dans les cités, les banlieues, études qui alimentent les articles, les ouvrages, les conférences, les tribunes de presse et parfois les discussions mondaines (2005 :5).

Ces propos de Bulot et Calvet montrent clairement que la ville est l'endroit le plus indiqué pour ressortir les marqueurs identitaires des parlers jeunes. Cet espace urbain favorise la création d'un groupe social minoritaire qui s'identifie du point de vue comportemental, langagier, culturel, etc. Pour désigner ce concept (parlers jeunes), les chercheurs utilisent différents termes : « parlers des banlieues, la langue des cités » (Auzanneau), « parlers des djeunz, parlers caillera » (Sow), etc.

Ainsi, nous constatons que la dénomination parlers jeunes et la ville entretiennent une étroite relation. Il est donc nécessaire de tenir compte de l'ensemble des paramètres propres à la ville pour bien appréhender la notion des parlers caillera. De ce fait, nous apportons éclairage ou une clarification conceptuelle des différents concepts clés utilisés dans le cadre de notre sujet.

### **1. Le plurilinguisme urbain**

Rappelons les propos de J-S. Diatta (2018)<sup>10</sup> :

Tenter de proposer une définition qui puisse être admise par tous de la pluralité des langues reste une activité difficile compte tenu de sa complexité. Néanmoins, l'expression plurilingue décrit de manière générale le fait qu'une personne ou une communauté soit plurilingue, c'est-à-dire qu'elle soit capable de s'exprimer dans plusieurs langues. Il traduit aussi le fait de retrouver plusieurs variétés linguistiques dans un espace bien déterminé.

Néanmoins, du point de vue étymologique, le terme « plurilinguisme » vient de « pluri » et « lingue », qui signifie littéralement « plusieurs langues ». Par plurilingue, nous entendons l'état d'une personne qui est capable de communiquer dans plusieurs langues (généralement dans trois langues ou plus). Par exemple, un sénégalais qui s'exprime dans sa langue maternelle (le wolof), et qui est également en mesure de parler anglais, espagnol, et en arabe, est plurilingue.

Il n'est pas nécessaire de maîtriser les langues couramment pour être qualifié de plurilingue<sup>11</sup>. Il suffit d'être en mesure de mobiliser les ressources linguistiques suffisantes pour communiquer

---

<sup>10</sup> Diatta, J-S., (2018), « la variété du plurilinguisme dans les espaces commerciaux de la ville de Ziguinchor : l'exemple du marché saint-Maur », [en ligne] bibliothèque numérique de l'UCAD, consulté 10/ 08/ 2022.

avec différents interlocuteurs.<sup>12</sup> Nous parlons plus spécifiquement de « bilinguisme » quand la personne maîtrise couramment deux langues, et de « trilinguisme » quand la personne maîtrise trois langues. Au-delà de trois langues, l'individu est qualifié de plurilingue, ou encore de polyglotte. En revanche, si l'individu ne parle qu'une seule langue, on utilisera alors le terme « monolinguisme », ou encore « unilinguisme ».

Pour parler de la notion du plurilinguisme, il faut qu'il ait au préalable contact de langues c'est-à-dire, plusieurs langues entrent en communication comme le soulignent Conrad et Elmiger (2005)<sup>13</sup> « Le plurilinguisme s'applique à des situations de contact entre plusieurs langues ou variétés de langues présentes aussi bien dans les répertoires verbaux que dans la communication sociale » (:82).

Par ailleurs, si nous prenons l'exemple de jeunes de la commune de Ziguinchor, le plurilinguisme peut-être perçu de deux manières : la langue première et la langue seconde c'est le degré inférieur appelé bilinguisme et «trois à cinq langues ou plus sont plurilingues ou polyglottes à proprement parlé ; l'une est acquise en famille dans son entourage et l'autre par le biais de l'école française. Rares sont, des jeunes d'aujourd'hui qui n'ont pas fréquenté l'école. En dehors de la langue première et la langue seconde, il y a d'autres jeunes qui sont capables de communiquer dans trois à cinq langues ou plus au quotidien. Ils sont dans la plupart des cas, des plurilingues ou polyglottes. C'est la situation actuelle de Ziguinchor. Les facteurs déclenchant le contact de langues et les phénomènes touchant la langue et le langage sont d'ordre historique, économique, administratif, etc.

Le plurilinguisme fait que l'individu entre en conformité avec son interlocuteur dans sa communication ; il peut être qualifié comme « le processus d'accommodation » puis qu'il « rend compte des changements de style dans le déroulement des conversations » et fait apparaître « la

---

<sup>11</sup> Mpanzu, M. (2016), « Plurilinguisme, contact des langues et expression francophone en Angola », *Linguistique*, Université de Franche-Comté, 2015. Français. URL <https://theses.hal.science/tel-01279235> consulté le 10/01/2024

<sup>12</sup> Frédéric, I., (2021), « Plurilinguisme et multilinguisme : quelles différences ? ». (En ligne) 16/04/2021 consulté le 10/01/2024

<sup>13</sup> Conrad, S.-J.et Elmiger, D., 2005, « villes bilingues », Actes du colloque de Biel/Bienne, Mars 2004, Bulletin suisse de linguistique appliquée, p.82

variation interpersonnelle dans l'interlocution » (Juillard, 1997 :12)<sup>14</sup>. Parce que les jeunes n'appartiennent pas aux mêmes communautés linguistiques d'où l'intérêt pour tout un chacun d'eux, de faire l'effort pour son intégration dans les groupes de pairs.

En se référant à la définition du plurilinguisme proposée par le linguiste Leonard Bloomfield (1933 : 56)<sup>15</sup> « native-like control of two languages » et le dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, « un individu est dit bilingue ou plurilingue s'il possède deux ou plusieurs langues apprises l'une comme l'autre en tant que langues maternelle ». Du point de vue sociolinguistique, cette conception du mot plurilinguisme tire son importance en mettant en évidence la notion de langue première de socialisation.

### ❖ **Plurilinguisme au bilinguisme**

Un individu est dit bilingue quand il est en mesure de parler deux langues à des degrés variés. Nous parlons le degré inférieur du plurilinguisme. Par ailleurs, le mot bilinguisme nous semble polysémique tout comme le mot plurilinguisme. Le bilinguisme, bien qu'il ait plusieurs définitions, nous en retenons quelques-unes :

- Georges Mounin<sup>16</sup> : « le fait pour un individu de parler indifféremment deux langues, également coexistence de deux langues dans la même communauté, pourvu que la majorité des locuteurs soit effectivement bilingue ».
- Dictionnaire de didactique des langues : « le bilinguisme est une situation qui caractérise les communautés linguistiques et les individus installés dans les régions multilingues »
- Dictionnaire des sciences du langage de Todorov : « un individu est dit multilingue s'il possède plusieurs langues acquises, l'une comme l'autre comme maternelle ».

A travers ces trois définitions, le bilinguisme peut être considéré, soit comme le fait d'une communauté soit comme le fait d'un individu. En effet, ces différences renvoient à tout un débat

---

<sup>14</sup> Juillard, C., (1997), « Accommodation » Moreau. M-L, Sociolinguistique : Les concepts de base, Ed. Mardaga, Bruxelles, p.12

<sup>15</sup> Bloomfield, L., (1933) [1935], *Language*, London, Allen and Unwin.

<sup>16</sup> Ruwet, N., & Georges M., (1964), « Les problèmes théoriques de la traduction », *L'Homme*, tome 4 n°2. p. 141-144 URL [https://www.persee.fr/doc/hom\\_0439-4216\\_1964\\_num\\_4\\_2\\_366663](https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1964_num_4_2_366663) consulté le 09/01/2024

entre les chercheurs linguistes et sociolinguistes. Si d'aucuns pensent que seuls les individus peuvent être bilingues, d'autres considèrent que cette notion peut s'étendre à toute une communauté linguistique. Cependant, nous avons également d'autres points de vue concernant l'acquisition et la maîtrise de la langue à l'instar de Ludi et Py (2003 : 6)<sup>17</sup> qui tentent de donner leur définition quant à la maîtrise et l'acquisition des langues. Pour eux, le degré de maîtrise occupe une place prépondérante. A partir de là, il se pose alors un problème de degré d'extension du bilinguisme :

- A partir de quel pourcentage considère-t-on que la communauté est bilingue ?
- et à partir de quand peut-on parler de bilinguisme ?

Si nous nous intéressons à l'âge d'acquisition des langues, nous parlons de bilinguisme précoce ou tardif, par ailleurs selon la distribution faite dans la communauté nous parlons de bilinguisme composé, individuel, stylistique, ou social.

A cela s'ajoute le niveau de maîtrise de la langue. Partant de l'approche normative, nous avons trois positions en présence : d'abord tout le monde est bilingue, ensuite, personne n'est bilingue et enfin une maîtrise relative :

- Première position : tout le monde est bilingue :

Les défenseurs de cette thèse pensent que, dans tout acte de communication les locuteurs s'adaptent à une situation donnée. Or, une langue varie selon les situations de communication, les locuteurs d'une langue disposent d'une grande variété d'usages, maîtriser une langue, c'est savoir utiliser toute cette variété, c'est-à-dire savoir adapter son discours à chacune de ces situations linguistiques.

Selon Mahmoudian (2009)<sup>18</sup> : « on maîtrise mieux une langue dans la mesure où on manie un nombre plus élevé d'unités linguistiques et que l'on comprend mieux le sens qui rattache ces unités aux circonstances » (:12).

---

<sup>17</sup> Lüdi, G., et Py, B., (2003), *Être bilingue*, Berne, P. Lang, 203.

<sup>18</sup> Mahmoudian, M., (2009), « Théorie linguistique face à la complexité des langues », *La linguistique*, n° 2 (Vol. 45), p. 3-30 URL : <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2009-2-page-3.htm> consulté 09/10/2022

Martinet (1970) développe la même idée lorsqu'il écrit que « la maîtrise d'une langue est constituée par une hiérarchie d'usages possibles qui sont les usages quotidiens, les usages politiques, les usages artistiques, etc.

- deuxième position : personne n'est bilingue

Il y a des linguistes qui soutiennent la thèse selon laquelle, « le bilinguisme n'existe pas » dans la mesure où ils considèrent que personne n'est capable de maîtriser à la perfection deux langues, sans aucune interférence. Si l'on applique ces paramètres, il n'y a pas de bilinguisme.

André Martinet (1969)<sup>19</sup> s'oppose à cette idée. Il explique que « ce critère de perfection » n'a guère de sens car, même un locuteur unilingue ne possède pas, à la perfection sa langue et qu'il n'en utilise pas toutes les possibilités lexicales ou syntaxes. Ce critère de la perfection est rejeté car, il ne permet nullement de définir le bilinguisme ou le monolinguisme.

- La troisième tendance tente de définir le degré de maîtrise relative.

Partant de la méthode de Malherbe (1983)<sup>20</sup>, une série de critères permettent de définir une situation de bilinguisme :

- ✓ Etre en mesure de mener une conversation, un discours ou sermon dans une langue étrangère que ce soit à l'écrit ou à l'oral.
- ✓ Savoir lire les journaux dans cette langue et en saisir l'humour
- ✓ Etre en mesure de mener une conversation intelligible dans une autre langue et pouvoir lire sa littérature
- ✓ Savoir lire impeccablement l'autre langue
- ✓ Savoir enseigner les deux langues
- ✓ Posséder une grande maîtrise des deux langues
- ✓ Posséder une connaissance parfaite des deux langues

---

<sup>19</sup> Martinet A., (1969), « Fonctions du langage et linguistique appliquée », *Communication et langages*, n°1, p. 9-18.  
URL [http://www.persee.fr/doc/colan\\_0336-1500\\_1969\\_num\\_1\\_1\\_3705](http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1969_num_1_1_3705) consulté 09/10/2022

<sup>20</sup> Malherbe, M., (1983), *Les langages de l'humanité*, Paris: Seghers.

## 2. Le multilinguisme

Le multilinguisme, quant à lui, est utilisé pour décrire la coexistence de plusieurs langues au sein d'un même groupe social ou d'un même territoire. Nous notons alors que le multilinguisme est un fait de société et fait référence à la multiplicité de langues existant au sein d'une société. Pour rappel et à titre estimatif, le monde compte au moins sept milles langues et sept milliards de locuteurs. En ce sens précise Calvet (1993) que « les communautés linguistiques se côtoient, se superposent sans cesse » (:17). Par exemple, le Sénégal, où l'on parle à la fois français et anglais, ainsi que la Belgique, où le français, l'allemand et le néerlandais sont d'usage, sont des pays multilingues.

De même, une entreprise qui travaille dans plusieurs langues ou une école où les cours sont dispensés dans différentes langues, sont multilingues, ou encore, si une chaîne de télévision diffuse des contenus dans plusieurs langues, elle pourra être qualifiée de multilingue. La plupart des villes sont multilingues car, nous pouvons y avoir plusieurs langues que Calvet (2005) appelle « les voix de la ville [...] » ce qui donnent naissance aux parlers jeunes. En revanche, une personne ne peut pas être multilingue.

Nous utilisons donc, le terme « multilingue » pour décrire un pays, un lieu ou une institution qui abrite plusieurs langues. Et nous utilisons aussi le terme « plurilingue » pour décrire un individu qui s'exprime dans plusieurs langues. Au quotidien, la confusion entre ces deux termes est fréquente ; mais, d'un point de vue linguistique, il est important de faire cette distinction, qui a notamment été mise en avant par la Division des Politiques linguistiques du Conseil de l'Europe.

## 3. Parlers jeunes : limites et l'étendue du concept

Dans son analyse sur l'usage de terme « jeune », Maurer (1998)<sup>21</sup> rappelle que si cette dénomination est bien employée par les médias et les politiciens de tous bords pour se référer à

---

<sup>21</sup> Maurer, B., (1998), « Qui sont les jeunes ? L'utilisation du dialogisme dans présent », dans *L'autre en discours*, Rouen, Dyalang-Praxiling, p.127-141.

des personnes « qui sont bien en âge d'être qualifiées de tels », elle a été reprise dès le début de cette décennie avec des guillemets (soit comme adjectif soit comme substantif) par ce journal pour se référer alors exclusivement à des jeunes d'origine maghrébine ou subsaharienne afin de contourner l'interdiction de désigner un individu par le biais de ses origines et éviter ainsi des procès pour racisme.

C'est ainsi que les chercheurs font appel à la notion de « langue des jeunes »/« parler jeune », « (urban) youth language », Androutsopoulos (1999 : 158) « Jugendsprache »<sup>22</sup> [...] (Bulot 2004, Caubet & al. 2004 : 7-15), (Normann Jørgensen 2010), (Kiessling et Mous 2004 :46), (Ledegen 2001). Il y aurait, en effet, des jeunes qui se distingueraient des autres dans un espace anthropo-social donné (quartier, ville, région, pays) notamment par leurs façons de parler. Celles-ci auraient des spécificités qui obéiraient à des processus linguistiques communs aux autres « parlars jeunes » (manipulations morphologiques et sémantiques ; importance de l'emprunt...) quelles que soient les langues ayant contribué à leur genèse (Kiessling & Mous 2004 pour les « urban youth langages » en Afrique). En faisant porter leur réflexion sur des objets réifiés tels que les « parlars jeunes » (avec ou sans guillemets), certains (socio)linguistes semblent prendre à leur compte une catégorisation qui est le résultat d'une double stigmatisation<sup>23</sup>: sociale « jeune » et linguistique « parler ».

#### ➤ La question de l'âge

La question de l'âge a été envisagée de deux manières différentes : soit en termes de classes d'âge, de façon strictement chronologique c'est-à-dire, suivant l'évolution dans le temps s'intéressant au changement linguistique (Labov 1966), que l'on qualifie la variation diachronique ou, plus rarement, en temps réel (Tabouret-Keller, 1985); soit en termes de tranches de vie, de périodes pouvant être associées à des statuts, des activités et des réseaux spécifiques (Chambers, 1998, Eckert, 1998).

---

<sup>22</sup> Androutsopoulos (1999) définit Jugendsprache en anglais comme "he is essentially nonstandard speech, featuring regular and habitual patterns of language usage not (yet) recorded in grammars and dictionaries and/or discouraged at school".

<sup>23</sup> DE Féral, C., (2012), « Parlars jeunes » : une utile invention ? », *Langage et société*, n° 141, p. 21-46. URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-21.htm> consulté le 05/06/2023

Dans la perspective de changements linguistiques en cours, certains variationnistes, après Labov, ont cherché à affiner la pertinence de la variable âge dans la période de la jeunesse, souhaitant trouver des preuves empiriques d'une diversité linguistique qui n'était pas toujours orientée vers l'acquisition et la maîtrise de la forme standard ou normée, plutôt requise à l'âge de la jeunesse (Cheshire, 1987). Les résultats s'accordent pour montrer, en Occident, qu'il existe un lien entre l'usage de traits non standard<sup>24</sup> et le fait, pour les jeunes, de participer à une culture vernaculaire de groupes de pairs (Cheshire, 1982).

Sous l'influence des travaux de Labov à Harlem (1972), un nombre significatif de chercheurs se sont ainsi intéressés, notamment dans les villes, au regroupement de jeunes locuteurs et à leurs usages, en se focalisant particulièrement sur les aspects identitaires, contribuant ainsi, à envisager les locuteurs concernés du point de vue de leur appartenance aux groupes (Eckert, 1989) ou à des réseaux susceptibles de favoriser une convergence linguistique concomitante, dont nous ne pouvons, en l'état des recherches, envisager la pérennité (Blom et Gumperz, 1972).

Dans la perspective de ces études ethnographiques portant sur des réseaux sociaux, l'âge était toujours envisagé en relation avec d'autres facteurs, par exemple, le niveau d'étude, la mobilité sociale ou géographique, le type de relations, etc.

Cependant, la catégorie jeune telle que le rappelle Bourdieu (1984)<sup>25</sup> n'est pas une donnée, mais une construction. Autrement dit « jeune » en tant qu'attribut catégoriel est problématique: la jeunesse et la vieillesse ne sont pas des données mais des construits sociaux. En ses termes, il écrit :

L'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable et [...] le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement constitue déjà une manipulation évidente (: 144).

---

<sup>24</sup> Stéphanie Audrit (thèse 2009) : J'appellerai non standard les productions langagières qui s'éloignent plus ou moins de la norme linguistique en vigueur au sein d'une communauté linguistique donnée. En outre, certains emplois particuliers de la production non standard maximisent l'écart par rapport à la norme dominante, en vue de marquer une rupture par rapport à celle-ci. Le locuteur qui adopte une telle attitude se positionne alors dans une logique consciente d'opposition. Je qualifierai un tel comportement de contre-légitimité linguistique (Bourdieu 1982) ou contre la norme linguistique (voir section 3.2.2.).

<sup>25</sup> Bourdieu, P., (1984), *Questions de sociologie*, Paris, Minit.

Donc, en ce qui concerne la définition de l'âge de la jeunesse, il n'y a pas de consensus chez les chercheurs. Bourdieu tente de montrer à quel point l'âge de la jeunesse est ambigu. De plus, ces propos<sup>26</sup> ci-après s'inscrivent dans la même mouvance :

L'âge de la jeunesse comprend les personnes qui ont quitté l'adolescence, sans être encore entrés dans [sic] l'âge adulte. On emploie parfois l'expression « jeunes adultes ». Cet âge est marqué par différentes étapes (quitter l'école, disposer d'un logement autonome, fonder un couple puis une famille, etc.) qui jalonnent un parcours progressif vers l'autonomie, la maturité. Il n'existe pas de définition officielle de l'âge de la jeunesse. La plupart des travaux scientifiques considèrent comme « jeunes » les personnes âgées de 15 à 24 ans. Il s'agit de la définition des Nations Unies, et aussi l'intervalle le plus utilisé par l'INSEE. L'expression « jeunes adultes » désigne en général les plus de 18 ans qui vivent seuls. Cette catégorie est étendue, dans certaines études, à 29 ans. D'une manière plus large, on considère dans certains cas l'ensemble des moins de 25 ans : les jeunes regroupent les enfants (approximativement les 0-11 ans), les adolescents (11-17 ans) et les jeunes adultes (18-24 ans). Bien d'autres limites d'âge peuvent être utilisées. Ainsi, par exemple, on est jeune entre 12 et 25 ans pour la SNCF, et les missions locales s'adressent aux 16-25 ans (Centre d'observation de la société, 2015)<sup>27</sup> (:6).

Milroy (1980, 1992), quant à elle, travaillant sur des réseaux localisés de locuteurs dans la ville de Belfast, a montré que le facteur de l'âge y était moins pertinent que d'autres, relativement à la variation phonique et à l'adoption des innovations.

---

<sup>26</sup> Trimaille, C., (2020), « Sociolinguistique des pratiques langagières de jeunes : Faire genre, faire style, faire groupe autour de la Méditerranée, *Introduction*, Grenoble : UGA Éditions, (généré le 19 janvier 2024), URL <https://doi.org/10.4000/books.ugaeditions.12733> consulté le 13/12/2023

<sup>27</sup> L'âge de la jeunesse comprend les personnes qui ont quitté l'adolescence sans être entrées dans l'âge adulte. Cet âge est marqué par différentes étapes (quitter l'école, occuper un emploi, disposer un logement autonome, fonder un couple puis une famille, etc.) qui jalonnent un parcours progressif vers l'autonomie.

Il n'existe pas de définition officielle de l'âge de la jeunesse. La plupart des travaux scientifiques considèrent sur le sujet utilisent la fourchette 15-24 ans. IL s'agit de la définition des Nations Unies, et aussi l'intervalle le plus souvent utilisé par l'Insee. L'expression « jeunes adultes » désigne en général les plus de 18 ans qui vivent seuls. Cette catégorie est étendue dans certaines études à 29 ans. D'une manière plus large, on qualifie de « jeunes » l'ensemble des moins de 25 ans : on regroupe alors les enfants (approximativement les 0-11 ans), les adolescents (11-17 ans) et les jeunes adultes (18-24 ans). Bien d'autres limites d'âge peuvent être utilisées : pour la SNCF par exemple, on est jeune entre 12 et 27 ans.

Le concept de jeunesse (comme celui de personnes âgées) regroupe des individus très différents. Par l'âge : il y a un monde entre un élève de seconde (15 ans) et un jeune adulte de 24 ans en activité professionnelle. Mais aussi par leur situation sociale : à 20 ans alors que certains entament leur deuxième année d'études supérieures alors que d'autres sont déjà au travail depuis 4 ans.

Les rapports entre âge social et âge biologique n'ont en effet rien de simple : par exemple, les « jeunes » entrés tôt dans le monde du travail ne connaissent pas vraiment d'adolescence (cet état d'« irresponsabilité provisoire », ce « no man's land social » où les « jeunes » sont adultes pour certaines choses, et enfants pour d'autres) tandis que faire des études tend à la prolonger. Par conséquent, il n'y aurait pas une seule « jeunesse » mais plusieurs « jeunesses » dans une société donnée.

De même, d'autres auteurs se sont intéressés la question de la reproduction ou non par les jeunes des formes (traits, langues, etc.) employées par leurs plus âgés, alors qu'ils deviennent des adultes (Parkin, 1977, Eckert, 1998). Un grand nombre de recherches a, par ailleurs, tenté de déterminer si l'usage de certains traits<sup>28</sup> était spécifique à la jeunesse, si cette période de la vie était une étape marquée culturellement et linguistiquement, et s'il existait des formes et/ou des registres spécifiques et donc, non partagés de jeunes. Cette préoccupation montre les limites d'une telle recherche, voire de frontière inter linguistique.

Nous constatons alors sans surprise que les « parlars jeunes », ainsi nommés par certains linguistes, n'ont pas toujours pour locuteurs les mêmes « jeunes ». Et si en France, par exemple, il s'agit le plus souvent de la façon de parler de « jeunes » qui sont issus de l'immigration. C'est-à-dire les habitants dans des « cités », des quartiers « défavorisés » (Boyer *et al.* 1998). Mais dans certains pays de l'Afrique francophone, des pratiques langagières qui ont été catégorisées comme « parlars jeunes », « youth languages » et par exemple au Sénégal le terme Galsen renvoie aux « jeunes » rappers évoluant dans le milieu urbain et par conséquent plurilingues quels que soient leurs appartenances sociales et leurs niveaux d'étude.

#### ➤ **parler jeune est-ce une langue ou un langage ?**

Chez la plupart des locuteurs, ces notions portent à confusion. Bien qu'elles soient toutes, des moyens de communication mais du point de vue sens, on note une légère différence. Comme la soulignent ces références.

---

<sup>28</sup> Fagyal (2004) explique « les traits constitutifs des « parlars jeunes » leur deviennent spécifiques, certes, par la radicalisation de la distance entre ces parlars et les usages dominants, mais également en raison de leur association avec un groupe social dont ils constituent les marqueurs identitaires. Il est difficile de déterminer objectivement les contours d'un « parler jeune » pour le définir en tant que variété « à part ».

Du point de vue linguistique, le langage :

- Pour Saussure, correspond à la faculté naturelle, inhérente et universelle qu'a l'être humain de construire des systèmes servant à la communication ; son étude comporte deux parties, l'une ayant pour objet la langue (le code), l'autre la parole (l'utilisation du code).
- *Le Maxidico*, c'est la faculté que possèdent les hommes d'exprimer leur pensée et de communiquer entre eux par un système conventionnel de signes oraux ou graphiques constituant une langue.
- Le langage est la faculté de mettre en œuvre un système de signes linguistiques (qui constituent la langue) permettant la communication et l'expression de la pensée, ce qui est privatif des humains, et des sentiments, ce qui est commun aux animaux. La linguistique est l'étude scientifique du langage (CNRTL).
- Fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes, mise en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et éventuellement de signes graphiques (écriture) qui constitue une langue (*Le Nouveau Petit Robert, 1993*).

La langue :

- La langue est un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une même communauté ; elle est un instrument de communication à l'intérieur de cette même communauté et, d'un point de vue sociolinguistique, un symbole d'identité et d'appartenance culturelle. En tant que code, la langue demeure une convention sociale, a priori indépendante des variations individuelles, Saussure.
- La langue est un instrument de communication doublement articulé et de manifestation vocale (*Martinet 1991 : 20*)
- Système de signes vocaux et/ou graphiques, conventionnels, utilisé par un groupe d'individus pour l'expression du mental et la communication (CNRTL)
- Système de signes vocaux, éventuellement graphiques, propre à une communauté d'individus, qui l'utilisent pour s'exprimer et communiquer entre eux. Larousse.fr
- Système d'expression et de communication commun à un groupe social (communauté linguistique) (*Le Nouveau Petit Robert, (1993)*).
- Ensemble organisé de signes conventionnels vocaux et graphiques servant à un groupe de personnes pour exprimer leur pensée ou pour communiquer entre eux (*Le Maxidico*).

## La parole

- La parole représente la réalisation particulière, concrète et individuelle d'une langue. F. de Saussure.
- Actualisation de la langue par un locuteur dans une énonciation ; usage particulier qu'une personne fait de la langue (CNRTL).
- Usage concret de la langue par les locuteurs, celle-ci étant conçue comme un système abstrait. Larousse.fr
- Utilisation qu'un sujet parlant fait de la langue dans une situation concrète (Le Maxidico).
- L'usage que fait un individu du langage (opposé à langue) (Le Nouveau Petit Robert, 1993).
- La parole est du langage incarné. Autrement dit, c'est l'acte d'un sujet. Si le langage renvoie à la notion de code, la parole renvoie à celle de corps. La parole est singulière et opère un acte de langage qui s'adresse à un interlocuteur.

Du point de vue sociolinguistique « La langue », « le langage », « le parler » « des jeunes », « des banlieues », « des cités », sont des dénominations courantes renvoyant aux particularités langagières qui seraient employées par les chercheurs pour désigner les jeunes locuteurs évoluant en marge des grandes villes françaises (Auzanneau). Selon elle, La notion courante de « langue des cités » relève d'un mythe contemporain. En ce sens, Auzanneau (2009) partage la même idée quand il écrivait : « Les discours révélant ce mythe s'accordent sur le caractère nouveau de ces particularités langagières, voire sur l'émergence d'une langue : « Ce néofrançais ne facilite pas spécialement la compréhension (...) » (: 6).

Force est de constater que la langue est toujours de façon diverse perçue comme système linguistique particulier ou comme « parler » ou encore « langage ». Donc, nous comprenons par là, que la notion de parler jeune est juste une simple dénomination car, si d'aucuns disent parler jeunes d'autres diront la langue des cités, le langage des banlieues etc. Il existe donc, une langue vivante des cités. Une langue vivante est née dans le milieu urbain (ville). Ce sont des parlers qui évoluent petit à petit hors de leurs limites. En outre, Decugis (1996) aborde les limites d'une telle pluralité de dénominations pouvant créer la confusion.

Ces dénominations et d'autres encore coexistent parfois dans un même texte et renvoient confusément aux phénomènes de variation linguistique, à l'émergence d'un système distinct, à la différenciation dialectale ou à l'hybridation linguistique (L-J. Decugis, *Le Figaro*, 22 janvier 1996, (cité par Auzanneau 2009 : 2).<sup>29</sup>

Cependant deux thèses s'affrontent : pour d'aucuns le parler jeune impacte négativement nos langues et d'autres, il est une source vitale pour celles-ci :

Impact négatif : Selon J-Cl. Guillebaud (*Nouvel observateur*, 23-29 mars 2006), il s'agit par-là, une « ruine du langage » car, l'apparition d'une langue appauvrie et barricadée est emblématique d'une lente dislocation à l'œuvre ». De même, on pourra dire que ces notions mal comprises par les auteurs sont, en effet, employées pour leurs connotations péjoratives relatives à la pauvreté linguistique, au caractère aléatoire de la grammaire et même à l'impureté propre aux mélanges et aux déformations de la langue normée. Deux positions sans nuance s'expriment régulièrement. Une position négative : ce nouveau langage est une menace pour la langue française, il traduit et provoque son appauvrissement.

Impact positif : il est clair qu'il existe des chercheurs pour qui ces particularités linguistiques renforcent la vitalité de la langue et la créativité des jeunes locuteurs. J-M. Décuis explique dans son article intitulé « les bons mots des beurs », des Français d'origine maghrébine sont, constatent les linguistes, les plus créatifs en matière de vocabulaire. Il écrit :

Dans les deux cas la grammaire de ladite « langue » est omise au profit d'une illustration centrée sur le lexique. Enfin, la fonction cryptique et la fonction identitaire de « cette langue » sont largement affirmées et associées au rejet des valeurs de la société dominante, voir à l'exclusion, et à l'une des conséquences majeures de ce comportement : l'enfermement linguistique des jeunes locuteurs avec pour corolaire l'incompétence dans d'autres formes de français et pour conséquence des difficultés d'insertion sociale. Ainsi, ces « jeunes » se distinguant de la société générale tant par leurs caractéristiques que par leurs comportements sociaux seraient limités à une communication de proximité. Enfermés par cette langue de connivence, ils ne pourraient s'adapter aux situations de communication requérant des positionnements différents de celui de membre du groupe de pairs et impliquant donc l'usage d'autres formes langagières. Le ghetto vécu par ces jeunes, volontairement ou non, serait à la fois celui de l'espace de la cité et celui de la langue. Le *Figaro*, en 1996, titre déjà l'un de ses articles « Des ghettos linguistiques » (24 janvier 1996) (cité par Auzanneau 2009 : 2).

---

<sup>29</sup> Auzanneau, M., (2009) « La langue des cités ? Contribution pour la libération d'un mythe », *Langages, Adolescence*, n°24, p. 873-885. URL : fhal-00927298 consulté le 05/10/2023

Au vu des différentes thèses qui s'affrontent, nous retenons que la notion de parler jeune relève d'une grande ambiguïté. Cette catégorie sociale ne cesse de marquer son empreinte dans la création linguistique dans le milieu urbain. Par conséquent cette nouvelle langue ou variété de langue créée par les jeunes pourrait être perçue comme un danger pour l'unité de la nation et le maintien de ses valeurs républicaines. Pour se démarquer des autres, les jeunes évoluant dans les banlieues, les cités font abandon sciemment la langue républicaine au profit d'un nouveau positionnement identitaire. Les règles et les normes de grammaire, la syntaxe, sont bafouées de temps à autre.

La notion ou dénomination de parlers jeunes ne devrait pas être au singulier. Parce que pour parler de la singularité aux parlers jeunes, il va falloir démontrer qu'il s'agit d'un parler ou une langue avec des signes, des codes relevant la convention acceptée de tous. C'est ce qui n'est pas le cas. Dans chaque société de manière générale, nous avons des formes de parlers urbains que les jeunes ne partagent forcément pas les mêmes codes qui font l'unité ou l'unanimité de discours chez ces derniers. Aucune norme n'est retenue en ce qui concerne la création de ces parlers. Alors la liberté de création est au cœur de notre sujet. Donc, en conclusion nous n'avons pas un parler jeune qui est au singulier mais plutôt des parlers jeunes au pluriel.

#### **4. Notion de marqueurs identitaires dans les parlers urbains**

Par définition, nous retenons ici que les marqueurs identitaires sont des traits ou des caractéristiques perceptibles dans les parlers urbains. Notre sujet s'inscrit dans cette logique dans la mesure où nous traitons la question des marqueurs identitaires dans les parlers urbains : exemple des jeunes de la commune de Ziguinchor. Donc, la notion de culture est au centre de notre étude car, nos cibles se situent entre deux cultures ; celle occidentale avec toute la charge symbolique et idéologique relative à la colonisation, la néo colonisation, la mondialisation, l'école occidentale et celle africaine avec ses réalités d'ordre morales, le respect des valeurs, l'appartenance aux différentes communautés linguistiques. Tous ces aspects participent à la création des nouvelles identités jeunes c'est-à-dire, le positionnement identitaire de jeunes vis-à-vis des langues et espaces. Ils créent ainsi des façons de parler qui leur sont propres et à travers lesquels, ils s'identifient. C'est ce que Juillard et Dreyfus appellent « nouvelles formes d'usages ; nouvelles possibilités d'expression identitaires. Les jeunes se forcent à créer une ou des identité(s) plus ou moins communes.

#### **4.1 Espace urbain : élément de marqueur identitaire**

A ce niveau, nous mettons en lumière le rôle de l'urbanité dans les pratiques langagières des jeunes. Il convient donc, ici de mettre en valeur les différents aspects des pratiques langagières en relation avec les différentes variations linguistiques et les domaines de la langue concernée. Il est donc important de signaler que nous ne sommes pas le pionnier dans ce domaine de pratiques langagières chez jeunes. Des chercheurs se sont intéressés bien avant nous. Par ailleurs, nous partageons ce terrain avec Ndiémé Sow (2017)<sup>30</sup> dans son article « le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d'urbanité ». Même si nous n'avons pas les mêmes objets d'études, on pourrait dire que Ziguinchor n'est pas un terrain peu connu. Nombreux, sont des chercheurs qui y ont déjà travaillé à l'image de Caroline Juillard avec des recherches relatives aux langues et des phénomènes : l'influence du wolof sur les autres langues à Ziguinchor ; Jean-Louis Calvet, Auzanneau et Fayolle (2011), entre autres.

Notre dénominateur commun avec ces chercheurs réputés est l'étude les pratiques langagières chez les jeunes urbains. Parlant de ces jeunes, ils mettent l'accent sur la relation des jeunes et la ou les culture (s).

##### **➤ L'appropriation de l'espace**

Parlant de l'appropriation de l'espace urbain, nous en retenons trois volets essentiels. Le premier concerne le marquage de l'espace par les graffitis, le second est lié à la toponymie et le troisième est en relation avec les discours épilinguistiques des locuteurs.

- ❖ Marquage de l'espace : depuis fort longtemps les jeunes ne cessent de marquer leur empreinte dans leurs différents espaces de socialisation. C'est-à-dire l'espace dans lequel ils vivent et y entrent en interaction. Les travaux qui ont été menées dans ce sens ont porté sur les écrits muraux, les graffitis, etc. La culture devient alors l'élément déterminant de marqueur identitaire les parlers urbains. A travers les graffitis les jeunes urbains véhiculent leurs messages pour sensibiliser, exposer les situations et dénoncer les vices de la société. Une telle forme de communication n'est jamais facile. C'est pourquoi M. Augé

---

<sup>30</sup> Sow, N., (2017), « Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d'urbanité ».

(1992) explique que « s'il est difficile de créer des lieux c'est parce qu'il est encore plus difficile de définir les liens » (: 172). Il est clair que le lieu est moins difficile à créer que le lien social, et la séparation (territorialisation) ne fait qu'accentuer cette difficulté. Ces écritures murales laissent apparaître une déchirure que les graffiteurs et les tagueurs transmettent et exposent à la société. C'est précisément cette façon de procéder qui nous révèle leur perception et leur représentation de l'espace.

- ❖ Toponymie et désignation des lieux : Cette question est liée aux différents lieux où se produisent les parlers urbains. En ce qui concerne l'espace dans lequel ces jeunes entrent en interaction, Thierry Bulot les conçoit à travers trois types d'espaces relatifs au référent ville qui est nécessairement un espace discursif comme relevant :

De la conviction épistémique d'une altérité discursive perçue comme à la fois résultante et dimension de l'espace social décliné ; ce terme pose qu'il existe un niveau de la matérialité sociale qui n'est que discursif et qu'il n'est de sens que par l'espace d'échange ainsi produit par les interactions inter et intra-discursif (Bulot *ibid.* : 124).

À ce propos, il distingue alors les pratiques langagières dites urbaines et les pratiques langagières dites rurales. Mais les pratiques langagières dites rurales nous intéressent ici dans la mesure où les jeunes locuteurs issus des milieux ruraux se déplacent avec leurs propres codes.

Premièrement, Bulot (2004) s'intéresse à « l'espace citadin ». C'est l'espace dans lequel les locuteurs doivent et peuvent s'accorder à reconnaître comme tel. La ville est ainsi composée de centre et de périphérie. Le centre est caractérisé par les quartiers où le niveau de vie est important, la plupart des gens qui y vivent, sont riches. Ce déséquilibre social crée des tensions entre les locuteurs du centre et de ceux de la périphérie. Chacun essaie s'imposer et dominer l'autre. Dès l'instant qu'ils entrent en conflit, ils laissent apparaître les marqueurs identitaires possibles liées à la façon de produire un message. En ce sens il écrit : « le quartier, la cité, la rue ou la banlieue semblent effectivement être les entités strictement spatio-urbaines ou les « parlers jeunes » sont produits, perçus, vécus [...] » (:140).

Deuxièmement, Bulot présente « l'espace urbain » comme espace qui porte à confusion entre les catégories citadines et les pratiques discursives tendues au sein de la

communauté sociale. Il appréhende la question de l'identification en deux paramètres : une identité requise c'est-à-dire prescrite par une matrice discursive permettant des énoncés du type « les jeunes parlent tous ou savent tous les parlars » d'une identité réelle c'est-à-dire effective dans la mesure où le parler jeune d'un quartier permet l'identification à ce seul quartier ou à tel groupe social occupant une zone urbaine ségréguée par exemple (:141).

- ❖ Espace vécu / espace perçu : troisièmement, il aborde « l'espace urbanisé ». Celui-ci est lié d'une part à la perception sociale de l'espace communautaire comme un espace commun et d'autre part aux discours stéréotypés<sup>31</sup> exacerbant sur un espace géographique réduite. Quant à Cauvin (1999)<sup>32</sup>, les jeunes ne procèdent pas les mêmes stratégies identitaires, acceptées par tous car, les enjeux sont différents. Le fait « d'être perçu et / ou de se savoir perçu comme un locuteur d'un quartier stigmatisé renvoie à la différenciation des espaces fonctionnels et à l'espace où s'exerce la mobilité et donc à l'espace vécu ». En tant que catégorie discursive dominante, Gasquet-Cyrus, (2004)<sup>33</sup> pense que :

Les parlars des jeunes sont dans un processus de quasi folklorisation sur dimensionnant la mesure de la distance linguistique pour laisser la part congrue à la mesure de la distance sociale voire socio-spatiale ; et, de ce point de vue, ils sont essentiellement et effectivement urbains (:142).

Les parlars jeunes, en tant que pratiques socio-langagières sont perçus comme une individuation sociolinguistique d'une part, et d'autre part, celles relatives à la même distance qui crée une auto-représentation chez locuteurs urbains. Nous notons alors une auto-valorisation pour les locuteurs ayant une condition de vie meilleure et une hétéro-dévalorisation pour ceux qui n'ayant pas les moyens. Ces ségrégations socio-spatiales

---

<sup>31</sup> Le recours au stéréotype dans le discours sur la langue française et l'identité québécoise : une étude de cas dans la région de Québec / Le recours au stéréotype permet notamment de créer un effet d'évidence et de mettre ainsi en avant un argument qu'il est difficile de contester. Sur le plan métalinguistique, le recours au stéréotype est courant et permet de maintenir une certaine vision de la langue.

<sup>32</sup> Cauvin, C., (1999), *Propositions pour une approche de la cognition spatiale intra-urbaine*, dans *Cybergéo* n° 72.

<sup>33</sup> Gasquet-cyrus, M., (2004), « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », *Lieux de ville et identité, perspective en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, p.31-70.

nées de l'appropriation emblématique de la diversité langagière, créent une discordance entre les jeunes locuteurs urbains. Une telle situation semble référer principalement à un **sociotype**<sup>34</sup> voire à un ethno-sociotype.

## 4.2 Pratiques langagières et contact de langues

Comme montré et analysé dans le premier chapitre, les hommes migrent pour la recherche du confort soit économique, administratif, politique, social, culturel, etc. Donc, les hommes se déplacent avec leurs cultures, leurs langues. Ce phénomène est plus récurrent dans les villes que dans les campagnes pour diverses raisons. C'est ce qui crée une coexistence de langues car, nous avons des communautés linguistiques qui sont appelées à vivre ensemble dans la cohésion et dans l'harmonie. Le contact de langues est l'un des résultats des mobilités. La ville de Ziguinchor renferme d'énormes potentiels en termes de langues.

La vivacité linguistique donne naissance à de nombreux phénomènes (socio)langagiers cités précédemment. Nous retenons que Ziguinchor est un laboratoire en mouvement, lieu de l'hétérogénéité de langues. Nous partageons ce propos avec Caroline Julliard (2005). Le contact de langues demeure toujours un phénomène vital quant au dynamisme des langues et de cultures. Le contact de langues joue un rôle très significatif quand il s'agit des phénomènes langagiers. Donc, nous soutenons que presque tous les phénomènes langagiers sont liés au contact de langue. C'est un aspect important traité dans le cadre de notre étude : **parlers jeunes**. Les travaux scientifiques ont démontré que le contact de langues engendre d'autres phénomènes à savoir l'emprunt linguistique, le mélange de codes, l'alternance de codes, etc. Il est presque impossible

---

<sup>34</sup> Michelle Auzanneau (2001), « Les sociotypes sont "des représentations, portraits, images valorisées et dévalorisées de soi et de l'autre" et se construisent dans l'interaction ».

Michelle Auzanneau et Vincent Fayolle (2011) expliquent la variabilité des choix langagiers participe donc aux mises en scène énonciatives de la chanson et à la construction des sociotypes dans le jeu de leurs relations. Ces sociotypes correspondent à de grands personnages stéréotypés et récurrents qui occupent la fonction locutrice ou réceptrice [...]

Catégorie, type de personnalité du point de vue sociologique ou sacionique :

- Nathalie Carmeni, (2001), l'objectif étant de permettre à chaque **sociotype** de s'identifier à la marque, E-commerce n° 9.

- Richard DAWKINS : Les acquis et les interactions d'un individu avec son environnement constitue son **sociotype**. Il est donc propre à un groupement d'individus partageant un bagage de même commun.

de dissocier le contact de langues de ces phénomènes. Les propos de Ndecky (2011)<sup>35</sup> s'inscrivent dans cette logique :

La littérature sur le contact de langues est riche et abondante mais elle semble plutôt confuse quant à la terminologie employée, la répartition, l'analyse et l'explicitation des différents phénomènes issus dudit contact (:83).

Ceci dit, nous ne pourrions pas traiter la question de parlers jeunes sans faire appel à ces phénomènes. La situation de communication des jeunes nécessite forcément aux mécanismes langagiers car, une interaction entre jeunes, est alimentée par divers codes pour diverses raisons : lieu de provenance, espace géographique actuel, appartenance culturelle et linguistique et les réalités sociolinguistiques que les jeunes rencontrent au quotidien. La situation sociolinguistique actuelle de Ziguinchor facilite cette utilisation particulière des langues par les jeunes.

#### ➤ **Alternance codique (codes mixings-switching)**

Considéré comme étant le principal initiateur des études relatives aux codes switchings, Gumperz (1989) la définit comme « la juxtaposition à l'intérieure d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes et sous-systèmes grammaticaux différents » (: 57). Le terme alternance codique constitue une expression issue de l'anglais de code switching désignant ainsi, le changement ou l'alternance de langues ou de variétés linguistiques dans un discours ou une conversation. L'alternance codique correspond au passage par les locuteurs d'une langue à une autre dans un même énoncé ou au sein d'un échange verbal. Elle constitue avant tout une situation communicationnelle car, selon Hazael Massieux : « elle vise à convaincre ou à persuader » mais, aussi à permettre la fluidité et l'efficacité du discours. En ce sens, elle peut être aussi considérée comme une stratégie langagière mise en place par les locuteurs bilingues ou plurilingues. Ainsi, nous distinguons plusieurs alternances codiques mais, nous utilisons les deux suivantes que sont : le code switching inter phrastique et le code switching intra phrastique.

Nous parlons de code switching inter phrastique lorsqu'un locuteur alterne une phrase ou une proposition entière dans l'une ou d'autre langue. Ce type d'alternance prend la forme de deux

---

<sup>35</sup> Ndecky, A., (2011), « Pratiques et représentations des parlers Mankagnes de Goudomp (Sénégal) », *thèse de doctorat en sciences du langage*, à Amiens sous la direction de Jean-Michel Eloy.

phrases qui se suivent. Dans le cadre du code switching intra phrastique, le locuteur peut introduire en toute liberté dans son discours des segments de l'autre langue sans pour autant violer les règles de grammaires des langues en présence. L'importance de ce type de code switching réside dans le fait qu'il permet d'évaluer le degré de bilinguisme pour un locuteur. Il ne peut être utilisé que par un locuteur qui maîtrise les deux langues en présence.

### ➤ **Emprunts et l'interférence linguistique**

L'emprunt est un mot ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue sans le traduire mais en l'adoptant généralement aux règles morphosyntaxique, phonétique et prosodique de sa langue. L'emprunt doit être clairement distingué de l'héritage qui pour le français correspond à l'évolution. Chaque langue est ainsi composée de mots «autochtones » qu'elle a créés ou hérités de ses racines et de mots empruntés en d'autres langues. Le mécanisme de l'emprunt suppose des contacts entre les langues et entre les personnes.

Nous distinguons alors différents types d'emprunts : l'emprunt lexical, l'emprunt syntaxique et l'emprunt phonétique :

- L'emprunt lexical porte essentiellement sur le mot dans sa relation sens-forme. Il est plus développé et fréquent chez les jeunes locuteurs.
- L'emprunt syntaxique, il s'agit de l'emprunt d'une structure syntaxique étrangère. Ce type d'emprunt touche la construction des phrases :

Exemple influence de l'anglais sur le choix de la préposition (sur l'avion), passer le feu rouge. Cette catégorie d'emprunt est fréquente dans les situations de bilinguisme social où les phénomènes d'alternances et d'interférences sont fréquents.

- L'emprunt phonétique quant à lui, est une prononciation étrangère :

Exemple la prononciation de gym à l'anglais prononce [pidjama].

- L'interférence désigne un phénomène qui résulte de l'introduction d'élément étranger dans les domaines les plus fortement structurés de la langue. Nous pouvons en distinguer trois types : les interférences phoniques, lexicales et syntaxiques.

## **4.3 La variation linguistique**

Toutes les langues naturelles sont touchées par ces variations linguistiques. Ces dernières assurent la vie de la langue. La variation linguistique présente un élément majeur de la

sociolinguistique. En ce sens, le précurseur du courant variationniste, Labov (1976)<sup>36</sup>, estime que « l'existence de variations et de structures hétérogènes dans les communautés linguistiques étudiées est une réalité bien établie » (: 282).

Quant à A. Paillet (2016)<sup>37</sup>, il définit la variation linguistique de la manière suivante : « naît, se transforme, selon l'évolution même de la société et donc de la langue même remarque » (: 72). En fait, la variété linguistique est omniprésente dans toutes les sociétés. Chaque individu maîtrise au moins une variété de langue. La variation linguistique est un sujet très vaste. Les sociolinguistes eux-mêmes s'opposent sur l'étude de cette notion. La variation linguistique est un mouvement de variation au sein de chaque langue. Cette variation est due à plusieurs facteurs : culturel historique, social, etc. Nous retiendrons alors quatre (4) types de variations :

➤ **La variation diachronique**

Elle présente la première variation. Cette variation décrit l'évolution des différents langages au cours du temps. « La variation diachronique est liée au temps ; elle permet de contraster les traits selon qu'ils sont perçus comme plus ou moins anciens ou récents » (Moreau 1997 : 284)<sup>38</sup>. Ces propos donnent raison au dynamisme de la langue car, elle est dynamique et évolutive au cours du temps, elle subit des changements, soit par l'apparition des nouveaux mots (les néologismes), soit la transformation par l'affixation etc.

➤ **La variation diatopique**

« La variation diatopique joue sur l'axe géographique ; la différenciation d'une langue suivant les régions relève de cette variation. Pour désigner les usages qui en résultent, nous parlons de régiolectes, de topolectes ou de géolectes » (Moreau, 1997 : 284). Cette variation met l'accent sur les variétés d'une même langue, selon l'appartenance géographique du locuteur. Ces propos de Moreau se justifient dans la mesure où les locuteurs ayant des lieux de fréquentations différents se communiquent d'une manière différente, d'où la notion de centre et de périphérie.

---

<sup>36</sup> Labov, W., (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit

<sup>37</sup> Paillé, P., Mucchielli, A., (dir) (2016), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

<sup>38</sup> Moreau, M-L., (1997), *Sociolinguistique, concepts de base*, Mardaga, Liège

Dans la commune de Ziguinchor par exemple, nous pourrions étudier selon les espaces de socialisations, s'il y a une différence au niveau de la communication des jeunes.

### ➤ **La variation diastratique**

« La variation diastratique explique les différences entre les usages pratiqués par les diverses classes sociales. Il est question en ce cas de sociolectes » (Moreau, 1997 : 284). Cette variation tente de tracer la diversité d'usages d'une même langue dans différentes couches sociales. En effet, aucune société n'est à l'abri de la catégorisation et de la stratification. De ce fait, elle laisse apparaître en son sein des diverses considérations entre les uns et les autres. Par exemple, au Sénégal, nous distinguons les classes sociales élevées qui présentent la noblesse, c'est-à-dire le modèle à suivre, et les classes modestes qui présentent une variété marginalisée (les griots par exemple). Notre propos ici met l'accent sur la catégorie sociale (jeune).

### ➤ **La variation diaphasique**

Ce type de variation est appelé par Labov variation stylistique. La variation diaphasique rend compte de la diversité des usages des locuteurs selon le changement de la situation de communication :

On parle de variation diaphasique lorsqu'on observe une différenciation des usages selon les situations de discours ; ainsi la production langagière est-elle influencée par le caractère plus ou moins formel du contexte d'énonciation et se coule-t-elle en des registres ou des styles différents. (M. L. Moreau, 1997 : 284).

Ces propos mettent l'accent sur le contexte de communication, le statut de locuteur, son niveau d'étude etc. Nous remarquons chez les jeunes issus de milieu urbain un changement en fonction du contexte, de l'interlocuteur. Ce changement s'opère selon qu'ils sont en famille ou entre amis c'est-à-dire des groupes de pairs.

### ➤ **La variation diamésique**

La variation diamésique concerne la distinction entre oral et écrit. Dans ce cas, aucun locuteur ne parle comme il écrit, aucun écrit comme il parle (Kuitche, 2016). Donc, il s'agit du style personnel. Mais, la définition de Gadet (2004) nous semble plus détaillée, plus développée. En ces termes, il définit la variation diamésique :

Une autre distinction relevant également de l'usage intervient entre oral et écrit. Elle est particulièrement forte dans une langue de culture très standardisée comme la française. Ici, c'est la distinction de canal de transmission de la parole qui constitue le point d'ancrage de la différence : aucun locuteur ne parle comme il écrit, aucun n'écrit comme il parle. La distinction n'est pas purement matérielle, elle touche aussi la conception même des discours. Il faudra donc distinguer entre ce qui est un effet général de l'oralité, et ce qui relève de la variation." (: 98)

Nous associons ce style chez les jeunes urbains au rap, aux réseaux sociaux par exemple.

#### **4.4 Les procédés de création des mots ou d'expressions**

##### **➤ Le mot**

Selon *Le Bon usage* de Grevisse (16<sup>e</sup> éd : 137), le mot est défini comme une suite de sons (ou de lettres, si on envisage la langue écrite) qui a une fonction dans une phrase donnée, et qui ne peut se diviser en unités plus petites répondant à la même définition.

Très tôt jugée insuffisante, cette définition, pour certains feraient intervenir la notion de signification, mais cela entraîne une double difficulté.

L'étymologie est la partie de la linguistique qui étudie l'origine des mots. Dans les recherches concernant l'histoire du français, l'étymon est généralement un mot, mais il peut parfois être une racine, c'est-à-dire une suite de sons que l'on considère comme l'élément de base qui est commun à tous les mots de familles. On appelle mot de base, le mot radical mais celui-ci concerne surtout la morphologie grammaticale. En ce sens, elle doit tenir compte de la phonétique, de la sémantique et des conditions historiques.

Du point de vue de l'origine, les mots français peuvent être classés en trois grandes catégories : le fonds essentiel, appelé fonds primitifs, est constitué par le latin, auquel il faut joindre quelques survivances de langues antérieures et de des mots pris aux Germains à la suite des invasions ; les mots empruntés à des langues étrangères depuis le moment où le français est devenu une langue distincte du latin ; les formations indigènes, c'est-à-dire les mots fabriqués en français même, la plupart du temps à partir des mots appartenant aux deux catégories précédentes.

##### **➤ Les formations**

Les formations françaises, ce sont des innovations dues aux locuteurs français eux-mêmes, ordinairement à partir des mots préexistants (ou d'une base préexistante : 167 b

2°), ceux-ci peuvent appartenir au fonds primitif, être des emprunts ou être eux-mêmes des formations françaises. Ce point, nous paraît très pertinent dans la mesure où nous traitons d'un sujet relatif à la communication. Pour parler ou communiquer, nous avons besoin soixante-dix pourcents des mots. Mais aussi, nous pouvons communiquer sans utiliser des mots avec des codes, des gestes, etc. Mais, dans le cadre de notre étude, les termes que les jeunes utilisent appartiennent forcément dans ces deux cas soit dans le premier ou le second registre. Ainsi, selon la grammaire française les mots formés suivent divers procédés :

- ❖ La dérivation : elle crée des mots nouveaux en ajoutant à des mots simples une particule sans existence indépendante (un affixe) que l'on appelle : préfixe quand elle se place au début du mot : inactif, mécontent ; suffixe quand elle se place en fin de mot : mangeable, mangeoire, mangeur. Alors que l'ajout d'un préfixe produit un mot nouveau de même catégorie que la base, les suffixes, eux, servent à dériver des noms, des adjectifs, des verbes ou des adverbes à partir d'une base appartenant à une autre catégorie : opportun (adjectif) a donné opportunisme (nom). Le radical (ou la base) est, dans un mot, l'élément essentiel, qui exprime fondamentalement le sens de ce mot ; on peut le reconnaître en dégageant, dans les divers mots de la famille à laquelle appartient le mot considéré, l'élément commun à tous ces mots : dans détourner, le radical est tour (contour, pourtour, détour, entourer, entourage, etc.).
- La composition : nous formons des mots nouveaux en combinant entre eux deux ou plusieurs mots français : sourd-muet, portemanteau. Cette combinaison peut résulter d'une composition à partir de deux mots indépendants (homme-grenouille, porte-serviette) ou du figement d'une locution : homme de paille, pain d'épice, plante verte, etc. Quand les éléments qui entrent dans la composition ne sont plus interprétés dans l'usage, il est fréquent qu'ils soient agglutinés : gendarme
- Composition savante (avec des mots grecs ou latins) : On forme des mots nouveaux en combinant entre eux des formants grecs ou latins qui n'existent pas de manière autonome en français (composition savante) ou en associant ceux-ci à un mot français (composition hybride) : grec + grec : phil-anthrope, baro-mètre, bio-graphie ; grec + latin : stétho-scope, auto-mobile ; français + grec : herbi-vore, cocaïno-mane.

Nombre de termes savants sont formés à l'aide de mots ou radicaux (formants) latins et grecs. Par exemple agri = champ= agricole

- Composition à partir de mots abrégés : De nombreuses compositions sont également réalisées à partir de mots abrégés dont la forme pourrait se confondre avec un formant grec ou latin ou un autre affixe. Nous parlons alors de fractomorphèmes pour désigner ces formes. Par exemple dans téléfilm et télé réalité, télé- est une abréviation de télévision et non le formant grec télé- (« loin ») que l'on retrouve dans les mots téléobjectif, télécopieur, télévision.

❖ Autres procédés de formation

- Onomatopées : ce sont des mots imitatifs qui reproduisent approximativement certains sons ou certains bruits : cocorico, glouglou, tictac, froufrou.
- Sigles et acronymes : Les locuteurs résistent naturellement aux mots trop longs, et souvent, les abrègent. Un premier mécanisme consiste à réduire une expression à un sigle constitué de ses seules lettres initiales : TVA (= taxe sur la valeur ajoutée) dans l'économie. Par exemple chez les jeunes on trouve des mots comme MDR (= mort de rire), équivalent de l'anglais LOL (= laughing out loud), NST (note sexuellement transmissible), RAS (= rien à signaler) dans l'armée le plus souvent. Si ce sigle constitue un mot prononçable comme un mot simple, on le qualifie d'acronyme : sida (= syndrome d'immunodéficience acquise), OTAN (= Organisation du traité de l'Atlantique Nord), LIFRAS (= Ligue francophone de recherches et d'activités subaquatiques).
- Abrègement : Un second mécanisme repose sur la suppression d'une partie du mot : l'abrègement du mot peut porter sur les syllabes finales ou initiales : auto (mobile), ciné (ma)(tographie), micro(phone), métro(politain), (auto)bus. Le succès de certaines formes abrégées peut être tel que le mot original tombe en désuétude ou ne subsiste que dans des contextes littéraires.

En résumé : ces procédés de formation de mots n'auraient de sens dans cette étude que s'ils sont accompagnés de l'aspect sémantique. Car, c'est ce dernier qui nous permet de savoir un tel mot ou telle expression relève de parlars jeunes. Donc, mis à part de l'aspect syntaxique, le sens nous permet de comprendre la nature des messages. C'est pourquoi nous avons des mots ou expressions à détournement de sens. Cet aspect est

l'élément le plus récurrent dans les productions discursives des jeunes. A titre illustratif, nous avons le mot « rond central ». Du point de vue syntaxe, ce mot est un nom composé, comme son nom l'indique, le « rond central » se situe au milieu du terrain. Il est tracé à partir du centre de la médiane, appelé le point central. En revanche, l'expression « rond central » subit un déplacement de sens dans le langage des jeunes. Donc, nous en reviendrons en long et en large dans la partie consacrée à l'analyse.

### ➤ **Quelques manifestations de la variation lexicale**

Dans la plupart des sociétés, les jeunes se forment un langage qui leur est propre, fait généralement de néologisme, d'emprunt, d'argot, de verlan, de claque, etc. Ces jeunes locuteurs développent ainsi, un langage différent de celui utilisé par les autres couches sociales. Pour parvenir à leur fin, ils inventent et créent constamment des mots par le procédé de l'abréviation, lexicalisation, etc. En ce sens, Alain Bentolila cité par Nasser (2019)<sup>39</sup> tente d'expliquer ce phénomène linguistique opéré chez les jeunes locuteurs quand il écrit :

Ce principe de « connivence » et d'économie linguistique » qui touchait jusque-là les « ghettos » des cités » (« ou on est condamné, dit-il, à ne s'adresser qu'à ceux qui nous ressemblent ») traverse désormais la jeunesse tout entière. « Ce qui changé, dit-il, c'est que nos enfants, qu'on a cru nourrir de nos mots, utilisent un vocabulaire très restreint, réduit à environ 1500 mots quand ils parlent entre eux-et à 600 ou 800 mots dans les cités. Idrisi Abdelfattah Nasser ( : 5).

### ❖ **L'argot des cités en tant que marqueur d'identité**

À l'origine, l'argot désigne une communauté, l'ensemble constitué par les mendiants, les voleurs, ce qu'on a ensuite appelé le Milieu ou la pègre. Il apparaît d'abord au XIII<sup>e</sup> siècle sous ces différentes formes gargon et gergon puis le jobelin au XV<sup>e</sup> s enfin l'argot au XII<sup>e</sup> s (Calvet, 2003). Si au départ le terme argot renvoie à une organisation des malfaiteurs, aujourd'hui il constitue un tournant incontestable dans la production langagière chez les jeunes locuteurs. Dans chaque domaine de la vie humaine, on a la présence de l'argot qui constitue l'ensemble des mots employés par ce groupe (par exemple les jeunes locuteurs urbains). Cyril Trimaille et Jacqueline

---

<sup>39</sup> Nasser, I-A., (2019), « la créativité linguistique des ados entre évolution et/ou régression de la langue », *Culture and Human Behavior*, BAU Journal – Society, n° 5, p. 1-9, URL : <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1004> consulté 11/12/2023

Billiez (dans Molinari et Galazzi 2007 : 95)<sup>40</sup> donnent trois raisons pour expliquer que les pratiques langagières de jeunes sont de plus en plus visibles aujourd'hui :

- 1) la présence des locuteurs de ces pratiques langagières dans l'espace social et l'écho relativement disproportionné qu'en donne la représentation médiatique ;
- 2) la diffusion de certains éléments de ces pratiques langagières à d'autres groupes (...)
- 3) les nombreuses études dont ces sujets et leurs pratiques font l'objet dans différentes disciplines des sciences humaines et sociales.

Et quant à Goudaillier (2002)<sup>41</sup>, il explique que :

Dans chaque société humaine, il existe des groupes ayant envie de contourner des tabous et des interdits présents dans la société. Ces individus se sentent en quelque sorte mis à l'écart par la société, et veulent, dans ces conditions, marquer une différence (:5).

Ces propos montrent qu'à côté des grands groupes sociaux (communautés linguistiques), nous avons des groupes minoritaires partageant souvent des mêmes codes de communication. C'est-à-dire des groupes de pairs. Par exemple les jeunes urbains, qui font naître des formes argotiques, et qui par la suite deviennent des locuteurs actifs d'un type de langage. Goudaillier (*ibid*) parle d'une *contre-légitimité linguistique* et ajoute qu'en France des parlars argotiques ont toujours eu leur place parallèlement avec la langue populaire. Il y a lieu de préciser que les parlars argotiques, dont l'argot des cités, contiennent un fort caractère identitaire et sont ainsi à distinguer de la langue populaire. Goudaillier (*ibid.* : 14-15), constate que les jeunes urbains « font un usage important des multiples procédés de formation lexicale à leur disposition pour parvenir à un renouvellement constant des mots ».

### ❖ Le jargon

L'argot se confond souvent avec le jargon. Les chercheurs ne sont pas tous d'accord sur la différence qu'il y a entre ces deux termes. Certains considèrent le jargon comme faisant partie intégrale de l'argot tandis que d'autres défendent son statut indépendant, un phénomène lexical

---

<sup>40</sup> Trimaille, C., et Billiez, J., (2007), « Pratiques langagières de jeunes urbains: peut-on parler de "parler" ? » IN *Les français en émergence*, C. Molinari et E. Galazzi.

<sup>41</sup> Goudaillier, J-P, (2002), « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La linguistique*, Vol, 38, p. 5-24.

s'opposant à l'argot. Selon les mots de Sourdod (1991 :14)<sup>42</sup> qui laissent entendre que ce soit un argot ou un jargon, il s'agit avant tout d'une activité sociale de communication qui se transforme en un lexique spécial par la suite. C'est ainsi que cette création orale a du mal à trouver ses frontières à l'intérieur de son utilisation. Ces deux notions complexes et ambiguës font l'objet de débat entre les chercheurs. D'ailleurs, Sourdod (1991) abonde dans ce sens « Tous les chercheurs se sont heurtés à la difficulté qu'il y a à délimiter strictement cette notion d'argot, en l'opposant bien souvent au jargon » (: 13).

D'après le dictionnaire « le petit Robert », le jargon est la façon de s'exprimer propre à une profession, une activité, difficilement compréhensible pour le profane. Par exemple, le jargon des linguistes ou des médecins. Le but ici est de se faire comprendre de ses collègues d'une même spécialité sans qu'il soit forcément question de dissimulation ou secret.

#### ❖ Le verlan

C'est un procédé qui consiste :

Dans un mot, une phrase, une proposition ou un groupe nominal, à intervertir les différents éléments ou unités de sens. En guise d'exemple, on peut partir du pseudonyme du Rappeur Gaston : *Baay seen*. En effet, d'aucuns pourraient penser que cela est la véritable identité du chanteur car au Sénégal *baay* est un prénom et *Seen* un nom. Mais en réalité, ce groupe n'est que le verlan de *seen baay* qui signifie « votre père », comme pour dire « je m'y connais mieux que vous » (Sow, 2016)<sup>43</sup>.

En ce sens, Awadi souligne que le verlan est même sur le point de devenir un dialecte pour les jeunes de certaines localités de la banlieue car, en tant que « genre très vivant, le rap devient de plus en plus le baromètre de la société et surtout celui de l'évolution du langage ». C'est donc comme pour dire que l'enrichissement d'une langue passe forcément par l'acceptation

---

<sup>42</sup> Sourdod, M., (1991), « Argot, jargon, jargot », *Langue française* No 9, 13-27.

<sup>43</sup> Sow, N., (2016), « Le style : un indice de création lexicale dans le rap sénégalais », *Les Cahiers du CREILAC*, Editions ANTADA, p 97-111

de certaines créations linguistiques, la reconnaissance de certains néologismes et la validation de certains termes du vocabulaire spécialisé ou sociolecte.<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup>-Sandrine Zufferey, Jacques Moeschler (2021) : nous définirons la notion de sociolecte, qui désigne la manière de parler d'un groupe de locuteurs.

-Le sociolecte regroupe l'ensemble des expressions d'un langage spécifique à un groupe social, culturel ou professionnel donné.

-En Linguistique : Ensemble des façons de parler particulières à un groupe social donné, constituant son usage propre de la langue. Le verlan, le joul, qui est en usage au Québec, sont des sociolectes. <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9M1256> consulté le 06/01/2023

-En sociolinguistique, le terme sociolecte dénomme une variété autre que régionale d'une langue donnée, employée par une certaine catégorie de locuteurs. Dans la linguistique américaine surtout, une telle variété est aussi appelée «dialecte social », appellation présente dans la linguistique française également

## **Chapitre 2 : Approche méthodologique du travail**

Les sciences sociales et humaines font toujours l'objet d'enquêtes de terrain. Pour comprendre les aspects les plus profonds qu'enveloppent ces sciences, nous suivons de près la relation qui existe entre l'homme et sa société. Un tel travail doit être organisé, rigoureux et méthodique afin de produire un contenu scientifique concernant l'homme et son milieu.

Par ailleurs, les chercheurs sociolinguistes adoptent cette même démarche pour mieux appréhender la relation entre l'homme et les faits sociaux. Pour y parvenir, une démarche scientifique basée sur des approches et une méthode permettront de bien mener ces genres d'études.

Dans le cadre de notre travail, nous adoptons l'approche ethnographique avec deux méthodes essentielles à savoir la méthode qualitative et la méthode quantitative. En effet, nous utilisons plus la méthode qualitative que quantitative lors de notre enquête de terrain. C'est ce qui nous permet de montrer le comportement langagier de nos sujets c'est-à-dire, comment nos cibles (jeunes urbains) communiquent. Et ce qui fait la particularité de cette communication. Donc, le nombre importe peu pour nous mais, nous mettons plutôt l'accent sur le comment. Cette approche justifie par un choix de méthode et par souci de faisabilité dans la mesure où, il est extrêmement difficile, voire impossible d'enquêter tous les jeunes de la commune Ziguinchor à l'image de la population globale du Sénégal, majoritairement constituée de jeunes.

### **1. La méthode qualitative**

Une recherche en sciences humaines et sociales est toujours une aventure. L'enquête qualitative de terrain, en particulier, comporte de nombreuses inconnues, car, ses opérations ne sont pas aussi prévisibles que, disons, dans le cadre d'une recherche expérimentale par exemple. Nous entendons par « enquête qualitative de terrain » la recherche qui implique un contact personnel avec les sujets de la recherche, principalement par le biais d'entretiens et par l'observation des pratiques dans les milieux mêmes où évoluent les acteurs. L'enquête est dite « qualitative » principalement dans deux sens : d'abord, dans le sens que les instruments et méthodes utilisés sont conçus, d'une part, pour recueillir des données qualitatives (témoignages, notes de terrain, images vidéo, etc.), d'autre part, pour analyser ces données de manière

qualitative (c'est-à-dire en extraire le sens plutôt que les transformer en pourcentages ou en statistiques) ; l'enquête est aussi dite qualitative dans un deuxième sens, qui signifie que l'ensemble du processus est mené d'une manière « naturelle », sans appareils sophistiqués ou mises en situation artificielles, selon une logique proche des personnes, de leurs actions et de leurs témoignages (Paillé, 2016).

En revanche, nous n'avons pas utilisé tous ces outils lors de notre recueil des données. Nous avons procédé à la prise des notes lors des observations, des entretiens et nous avons également eu recours à un questionnaire.

## **2. Population d'enquête**

Partant de la population de la commune de Ziguinchor qui est estimée selon le rapport préliminaire du dernier recensement de l'ANSD (2023) de 281 915 habitants, nous a pu calculer la population jeune de ladite commune estimant à 197 365 jeunes. Sur les 197 365, nous avons enquêté 201 jeunes. Donc nous avons conçu et administré 201 questionnaires au total. Notre population d'enquête se compose exclusivement de jeunes évoluant dans la commune de Ziguinchor (garçons comme filles).

Nous avons ciblé par le biais de l'échantillonnage quelques quartiers pour administrer les questionnaires. Notre objectif ce n'est pas de toucher tous les quartiers de Ziguinchor. Quelques quartiers suffisent largement pour des données qualitatives. En ce qui concerne la tranche d'âge de nos enquêtés, nous l'avons établie comme suit : les jeunes de 18ans- 35ans tous sexes confondus. A côté du questionnaire, nous avons beaucoup observé nos sujets lors des interactions quand la situation se présente. Les observations et les entretiens nous ont permis de bien saisir les pratiques langagières des jeunes en relation avec d'autres aspects à savoir les données extralinguistiques.

## **3. Outils de collecte de données**

La sociolinguistique ainsi que les sciences sociales (sociologie, anthropologie...) sont des sciences d'observation de la vie sociale, des faits de langues. Elles jettent des regards sur l'homme et son entourage. Lorsque les chercheurs de ces disciplines s'intéressent à des objets

contemporains, ils ont la possibilité d'aller voir les acteurs *in situ* et de saisir les pratiques sociales et langagières à temps réel.

### **3.1. Observation participante**

L'observation peut être définie comme « un regard porté sur une situation sans que celle-ci soit modifiée » (Ghiglione & Matalon, 1991 :11). Elle est une technique permettant aux chercheurs de recueillir des données fiables lors des interactions entre les acteurs. L'observation directe ou participante : Elle consiste à constater directement par la vue les faits, les comportements d'un individu ou d'un groupe, les situations, l'évènement, le phénomène social. L'observation directe peut être libre ou planifiée. Elle est libre, lorsque nous observons le fait social tel que ce dernier se présente à nous ; elle est planifiée quand nous créons nous-mêmes les situations pour vérifier ou expérimenter.

Sur les plans théoriques et pratiques, l'observation participante a été fortement marquée par l'Ecole de Chicago avec William Thomas et Robert Park et qui mettaient beaucoup en avant l'approche qualitative et ethnographique dans leurs recherches. Dans le cadre d'une observation participante, le chercheur s'intègre dans le groupe observé, participe dans les activités et partagent leurs expériences. Par cette technique, le chercheur peut créer une relation étroite entre lui et les acteurs observés afin d'avoir des échanges et des interactions spontanés et approfondis (Noramitsu). Deux niveaux de participation sont alors possibles :

La participation active : Le chercheur participe au groupe en exerçant les mêmes activités, en jouant le même rôle que le groupe observé. C'est pourquoi nous nous sommes comportés comme un membre à part entière puisque nous partageons les mêmes objectifs, la même tranche d'âge et les mêmes sensations que le groupe ou la communauté. C'est qui fait que notre intégration dans ses groupes n'a pas été du tout difficile. Toutefois, l'observation participante nous met dans une double position (observateur-observé) parfois difficile à cerner ou à gérer. De plus, cette technique demande beaucoup de temps et parfois de ressources.

La participation complète : Elle se subdivise elle-même en deux sous-catégories :

- une participation complète par opportunité où nous mettons à profit l' « opportunité » qui nous est donnée par notre statut déjà acquis dans la situation.

- une participation complète par conversion. C'est le cas où nous changeons de statut pour adopter celui du groupe. Cela suppose l'immersion totale par laquelle nous devenons membre à part entière.

### 3.2. Entretiens semi-directifs

Pour mieux aborder la question de pratiques langagières des jeunes issus du milieu urbain pour une analyse rigoureuse, nous avons échangé quelques discussions avec nos cibles. Le but de ces entretiens est de voir très clairement la façon dont ces jeunes utilisent les langues au quotidien. Mais aussi de voir dans quelles situations ces langues varient. Bien que nous ne sommes pas des mêmes groupes linguistiques, ces entretiens ont permis de comprendre que parfois le répertoire déclaré ne correspond pas à la pratique réelle.

De plus, nous avons compris avec ces entretiens d'autres questions relatives aux identités des jeunes, à la langue et espace, les cultures jeunes, les domaines des langues concernées, etc. Nos questions touchent presque tous les aspects concernant les parlars jeunes mais parfois nous constatons que les jeunes font abstraction des autres questions semblent touchées à leur intimité.

Nous avons enregistré plusieurs Ziguinchorois avec des durées variables d'environ dix et vingt minutes. Nous avons ciblé les endroits de fréquentations de ces jeunes : arrêts Jakarta kador et Boucotte, Grand-Place, et terrain de football de kador. Nous avons aussi interviewé les deux groupes de rap : Dalal xel (Boucotte) et Dibeuz (Belfort), un groupe de graffitis pour mieux comprendre le rapport entre les jeunes et les langues, les cultures. L'enregistrement est toujours réalisé avec l'accord préalable de l'enquêté.

Remarque : le chercheur en sciences humaines et sociales peut utiliser l'observation pour recueillir des données pour son étude. Toutefois, il faut beaucoup de précautions pour obtenir de données de qualité parce que l'environnement est assez instable et la position du chercheur peut constituer un biais important qui affecte facilement la qualité des enquêtes. C'est pourquoi Dargere (2002 : 52)<sup>45</sup> écrit : « Observer c'est savoir être par rapport aux exigences du terrain

---

<sup>45</sup> Dargere, C., (2002), *Observation incognito en sociologie : Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, Paris: L'Harmattan

choisi. C'est également savoir être en fonction du cadre déontologique et moral fixé. Mais observer, c'est aussi savoir s'observer en train d'observer ».

Ainsi, nous avons pu saisir la quintessence d'une telle étude. La construction théorique bien réussie participe à la compréhension des éléments de bases qui constituent notre sujet car, faire une étude sur les parlars jeunes commande, selon une démarche scientifique, de partir de la revue de la littérature à ce sujet pour comprendre et citer au préalable les travaux des auteurs ayant déjà réalisés des recherches dans ce domaine.

Les parlars jeunes concernent en grande partie les éléments des langues étrangères « français et anglais » et des langues locales. La relation qui existe entre les langues liée d'une part à l'histoire du pays en tant qu'ancienne colonie française et le poids de la mondialisation qui favorisent l'ouverture comme le souligne Senghor l'heure du rendez-vous du donner et du recevoir. Les jeunes ont pu profiter de cette ouverture pour saisir les langues et les cultures. Nous montrons les phénomènes langagiers présents dans les pratiques langagières des jeunes liés au contact de langues, le plurilinguisme, le multilinguisme, le mélange et l'alternance de codes, des emprunts et l'interférence linguistiques. Nous étudions également d'autres aspects comme les variations linguistiques, le domaine de la langue concernée, la ou les cultures jeunes : le rap, etc.

Le milieu dans lequel ces jeunes vivent exerce une certaine influence sur les pratiques langagières des jeunes. Nous constatons également l'identité de nos enquêtes, groupes d'appartenance ethnique, à la communauté linguistique, etc. Pour rappel et précision que notre population d'enquête n'est pas uniquement constitué des jeunes natifs de Ziguinchor ; on y trouve également des jeunes venus d'ailleurs et pour diverses raisons s'installer à Ziguinchor.

Notre approche ethnographique nous permet de comprendre le comportement socio-langagier des jeunes urbains. A cela s'ajoute notre méthode qualitative avec quelques outils de collecte de données à savoir l'observation, les entretiens, questionnaires lors notre enquête de terrain. Cependant ces théories sont mises en pratique dans la deuxième partie du travail pour une étude plus ou moins complète.

## **Deuxième partie : présentation et analyse des données.**

Dans cette deuxième partie de notre travail, nous présentons les données recueillies puis nous analysons les résultats obtenus. Nous nous basons sur les phénomènes observés sur le terrain et pour une compréhension aisée, notre analyse est étayée par des graphiques, des images et des tableaux pour ressortir les différents mécanismes (aspects) de notre travail. Notre étude sur les marqueurs identitaires dans les parlers urbains s'intéresse essentiellement sur comment les langues sont utilisées par la communauté jeune, c'est-à-dire les pratiques langagières jeunes dans les situations de communications ou interactionnelles. Elle a pour cadre géographique uniquement la commune de Ziguinchor et quelques quartiers de la ville. La population ciblée constitue essentiellement les jeunes de 18 ans à 35ans.

Les concepts définis dans la première partie de notre travail sont mis en corrélation avec nos données. Ainsi, dans ce premier chapitre, l'analyse des données se fait suivant les aspects touchant les marqueurs identitaires dans les parlers jeunes. Cette dernière nous mène très logiquement aux phénomènes de contact de langues, au plurilinguisme urbain, à la perception des langues d'origines, etc. Il est évident de mettre en exergue la culture et l'appartenance aux communautés linguistiques de ces jeunes cibles. La notion de contact de langues joue ici un rôle prépondérant. Il favorise les phénomènes comme le mélange de langues et l'alternance des codes qui font aussi l'objet d'étude de notre travail.

Dans le cadre de l'analyse des données, nous étudions les différents marqueurs identitaires dans les parlers jeunes et les différentes variations, variabilités linguistiques. Cet aspect trouve sa pertinence presque dans tous les niveaux lors de notre enquête de terrain. Les variations sont notées selon les lieux d'interactions des jeunes. La communication change selon l'endroit et selon l'interlocuteur.

### Chapitre 3 : Analyse des données

Après avoir défini les méthodes et recueilli les données, nous procédons donc, à ce niveau, à leur analyse. Dans ce chapitre, tous les phénomènes langagiers qui sont les plus présents dans les pratiques langagières de nos enquêtés c'est-à-dire chez les jeunes urbains font l'objet d'analyse. Il s'agit des phénomènes liés aux parlers que sont entre autres, la variation sociale à la variation langagière, de la perception de la langue d'origine, du contact des langues entre autres.

#### 1. De la variation sociale à la variation langagière

A ce niveau de notre travail, il est question de mettre en parallèle deux facteurs essentiels à savoir la variation sociale et la variation linguistique. Dans l'analyse des données recueillies, nous montrons en quoi le statut social constitue un facteur déterminant dans la création de marqueurs identitaires des jeunes. Notre démarche ethnographique avec la méthode qualitative combinée avec quelques données quantitatives, nous permettent d'aboutir aux résultats suivants.

En premier lieu, nous constatons lors de nos enquêtes de terrain que l'âge en tant que variable sociale joue un rôle capital sur la façon dont les jeunes communiquent. Ces jeunes âgés de 18-35ans changent leurs manières de parler en fonction du milieu dans lequel ils se trouvent. Le tableau 1 en est une parfaite illustration car, il regroupe les réponses de nos jeunes enquêtés face la question numéro 18 de notre questionnaire.

Réponse	Nombre d'enquêtés	Le pourcentage
Oui	81	40,3 %
Non	120	59,7 %
Total	201	100 %

Titre : La variation du discours en fonction des lieux : entre amis ou en famille.

Une observation soignée de ce tableau, nous permet de comprendre que sur 201 jeunes enquêtés (filles comme garçons), seulement 81 jeunes correspondant 40,3% affirme le « oui » qui consiste à garder le même langage dans la rue aussi bien qu'en famille. Mais la barre est très haute quant aux jeunes qui changent le discours en fonction de l'espace de socialisation. Leur nombre est considérable. Plus de 120 jeunes avec un pourcentage de 59,7% parlent différemment.

L'analyse des données de ce tableau repose sur différents paramètres. L'âge et l'espace constituent des éléments importants dans l'interprétation de ces données car, l'âge ou la catégorie d'âge permet de savoir qui est enquêté dans quelle fourchette d'âge (18-35ans) et l'espace à son tour donne avec précision les lieux fréquentés sur notre terrain d'enquête. Ainsi, la variation diatopique se place au cœur de notre travail car, elle renvoie à l'axe géographique. Du point vue géographique dans macro-espace nous avons d'autres plus petits appelés micro-espaces, il s'agit toujours du même espace de la commune de Ziguinchor que nous scindons en des petits espaces appelés espaces de socialisations. C'est-à-dire partant de la commune de Ziguinchor, nous avons des quartiers qui constituent à leurs tours des maisons, des rues et d'autres lieux plus petits à savoir les lieux de loisirs, de sports de cultes, etc. C'est ce que les autres chercheurs appellent macro-espace et micro-espaces en d'autres termes. Mais cette délimitation géographique n'est pertinente dans ce travail que si elle est accompagnée par des faits sociolinguistiques. Par exemple le changement de discours des 120 jeunes urbains en situation interactionnelle.

Pour bien illustrer nos propos, nous nous intéresserons aux théories de Calvet « les voies de la ville revisitées », à Bulot (2004) «les parlers jeunes et la mémoire de la sociolinguistique urbaine », Auzanneau (2012) et à Sow (2016). Ils sont tous d'avis que l'espace en géographique peut-être différent de l'espace sociolinguistique. Cela fait référence à l'urbanité et l'urbanisation. L'un renvoie à la géographie et l'autre à la sociolinguistique qui sont les deux termes objet de sous chapitre suivant.

D'ailleurs ces jeunes doivent savoir à qui parler et comment lui parler car, il est mal vu que ces jeunes s'adressent à leurs parents avec le même ton, le même discours qu'ils tiennent quand ils sont en groupes de pairs c'est-à-dire en amis. Ainsi, il faut le comprendre cette donne et mettre cet aspect en rapport avec la variation diaphasique comme expliqué dans la partie théorique de

notre travail. Mais le changement de discours est favorisé par un certain nombre de paramètres comme :

- La maîtrise de ou des langues hormis celle ou celles parlées avec les parents dans les familles ;
- La capacité à s'adapter avec des différentes situations interactionnelles ;
- Le contact de l'extérieur, car c'est là que nous rencontrons d'autres personnes et d'autres langues, etc.

Genre	M	F	Total
Réponse			
Oui	61	20	81
Non	86	34	120
Total	147	54	201

Tableau 2 : Les réponses en fonction du genre au changent du discours entre amis ou en famille.

A ce stade, il est préférable de mettre en relation le genre et l'âge. Le tableau 2 ci-dessous montre clairement que le nombre des garçons est plus considérable que celui des filles. Sur 201 les garçons représentent 73,1% là où le pourcentage des filles est 26,9% du nombre d'enquêtés. C'est pourquoi à chaque niveau de réponse oui ou non le pourcentage des garçons est largement plus élevé.

L'analyse que nous faisons à ce niveau, c'est montrer pourquoi le nombre de garçons enquêtés dépasse largement celui des filles. Cela peut s'expliquer par le fait que les garçons sont plus disponibles que les filles. D'habitude, les hommes sont libres de leurs mouvements. Ils peuvent en effet, bénéficier d'une plus grande liberté à cause de leur statut. Ici, attitudes et représentations se lisent par le comportement de ces jeunes. Ils sont aussi plus accueillants et ouverts à l'égard du chercheur.

Par contre, du côté des filles, leurs attitudes ne favorisent pas parfois le bon fonctionnement de l'enquête. La plupart de ces filles sont très réticentes et elles ont tendance à refuser d'être enquêtées. Cela pourrait constituer alors un handicap pour l'enquête. Pour d'autres filles la réticence est justifiée par le facteur religieux.

Par exemple lorsque nous demandons à certaines de nos enquêtées filles ; la raison de leur réticence, elles répondent en faisant prévaloir leur situation d'*ibadou* comme l'illustre parfaitement cet extrait recueilli sur le terrain.

F.D, une jeune fille âgée de 19 ans. Elle habite à Belfort. Sa première langue de socialisation est mandingue. Au début il ne s'agissait pas d'un entretien mais plutôt pour lui administrer le questionnaire. Sa réticence au début et ses attitudes surestimées nous permettent de transformer le questionnaire en entretien. C'était le 05/09/2023 à 17h.

M.T : ...§ *iko mun fen Ω*

TDT : Qu'est-ce que vous dites?

F.D: *Nko temu ibaadooleti*

TDT : je dis que je suis ibadou

M.T: *Fo mo buka ibaadoo ankete?*

TDT : Est-ce qu'on ne doit pas enquêter une ibadou

F.D : *haakay Ū aka sotole\* natariŋ itemu musoo leti ko nte*

TDT : oui c'est possible si tu es une fille comme moi

M.T: *muneketa iyoofo?*

TDT : Pourquoi tu dis ça ?

F.D : *Katuŋ nte buka diyaamu wandikeeliye // nna Ω dino mansoŋwala*

TDT : car je ne parle pas avec les autres d'autrui, notre religion n'aime pas ça

M.T : Pourtant problème *tewola*

TDT : pourtant il n'y a pas de mal pour ça

F.D : *Subhanalahi ! Dieu m'en préserve / N'es-tu pas un musulman ?*

M.T: *hakay! euh mu misilmoo leti*

TDT : Bien sûr je le suis

F.D : *fo Ω imeela DIINOO karaŋ*

TDT : N'as-tu pas appris ta religion ?

M.T: *domandiŋ*

TDT : un peu

F.D: *woleya kinta kay Ū*

TDT : C'est pour cela donc

M.T : *ite Ω sanji jelu lebeebulu ?*

TDT : Quel âge as-tu ?

F.D: *Taŋ niŋ kononto*

TDT : 19ans

M.T : *ibota miŋ ?*

TDT: où habites-tu ?

F.D : *mbota jaŋ / nwuluta jaŋ nna kordaa leemu jaŋti // mandinkoo piir Ū*

TDT : J'habite ici, je suis née ici, ici ma c'est ma maison, je suis un mandingue pur

M.T: *FO mandinka furiŋo bekeeriŋ*

TDT : y a-t-il un faux mandingue ?

F.D: *hakay! Mandinka piiroo womun ntel leeti KABOU [...]*

TDT : oui, le vrai mandingue c'est nous qui habitons à kabou.

Ici l'attitude de F.D face l'enquêteur qui souhaite lui administrer un questionnaire peut être justifiée :

Du point de vue socio-culturel, F.D évolue dans la société africaine plus particulièrement la société sénégalaise. Le respect des valeurs traditionnelles et culturelles y sont d'une grande importance. De ce fait le positionnement identitaire se lit à travers la réaction de F.D. Ici la femme est reléguée au second plan, elle est censée de rester à la maison gérer son foyer si elle est mariée. La jeune fille dans cette société particulièrement religieuse ne doit non seulement contrôler sa sortie mais aussi sa fréquentation c'est-à-dire elle n'est pas habile à parler à des hommes qui ne sont pas de sa famille c'est-à-dire à des inconnus. Par sa réplique *katuŋ nte buka diyaamu wandikeeliye*, qui signifie « je ne parle pas avec des hommes inconnus ». Elle montre carrément sa position par rapport à cela.

A côté de la réticence de F.D, nous avons d'autres cas face auxquels l'enquête n'a pas pu aboutir. Par fierté ou par ignorance d'autres filles refusent tout entretien avec l'enquêteur. Deux facteurs déterminants expliquent cette réticence : l'attitude et représentation de ces jeunes filles. Au cours de notre étude de terrain nous avons pu constater une attitude insolente de certaines filles à l'égard de l'enquêteur. La réplique de Ndeye Fatou Diop (NF.D) *man awma sa jote waay* « moi, je n'ai pas ton temps » en est un exemple. NF.D est une jeune fille âgée de 24ans résidant à Boucotte développe des attitudes très négatives voire à connotation injure vis-à-vis des gens. Par fierté et l'importance qu'elle accorde à sa personne lui poussent à réagir de manière de défavorable envers les hommes. Elle s'auto-représente comme déesse sur terre. NF.D pense que le monde entier se plie à sa volonté. C'est ce qui la pousse à porter un regard supérieur et hautain sur d'autres personnes.

## 2. Perception de la langue d'origine

Parler de présentations langagières nous conduit directement à la façon dont nos jeunes enquêtés perçoivent leur propre langue. Il y a lieu de montrer ici quelles perceptions ces jeunes urbains ont de leur langue d'origine ? Face ce phénomène nous notons diverses réponses de la part de nos enquêtés. Ils accordent tous d'une grande importance à la langue car, pour eux, s'attacher à sa langue c'est en quelque sorte montrer son positionnement identitaire. La langue devient alors un des éléments de marqueurs identitaires. La langue donne une idée non seulement sur l'appartenance ethnique mais aussi culturelle voire à une communauté linguisto-culturelle.

Cette grande fierté que nos enquêtés ont de leur langue se lit presque dans toutes les communautés linguistiques. Ainsi, les *fulbe*, les Wolofs, les Joola, les Mandinka sont les cas les plus récurrents. Cela s'illustre à travers l'attachement qu'Alpha Diallo a de sa langue d'origine, le pulaar. Pour lui, sa langue renferme d'énormes richesses du point de vue linguistique. Et par son expansion, il permet de faciliter la communication avec d'autres langues. Par ce passage « *mine komi pullo piir / maata anda pulaar ko* langue internationale », A.D un jeune homme âgé de vingt-sept ans boutiquier à Boucotte montre sa fierté et son positionnement identitaire vis-à-vis de la langue pulaar. Il chante non seulement l'éloge de sa langue mais aussi, il essaie de montrer

son appartenance à une communauté linguistique. Et il place la culture pulaar au cœur de ces activités c'est ce que nos observations ont montré.

Par contre, A.D ne nie en aucun cas l'expansion de la langue wolof. D'ailleurs, pour lui, le pulaar et le wolof se disputent pour la première place. Même s'il accorde de l'importance au pulaar en le considérant comme une des langues internationales, il ne tarde pas à reconnaître la position dominante de la langue wolof sur le territoire national. Le wolof devient alors une langue nationale ce qui est évident pour lui. Sans entrer dans les détails nous admettons que la place qu'occupe le wolof au Sénégal est indiscutable. Nous traitons cette question dans le point suivant de ce sous chapitre. A.D par son statut en tant que boutiquier, il est inconcevable dans le monde où nous vivons aujourd'hui de ne pas pouvoir parler wolof. Il serait tenté parfois de répondre à des clients qui ne comprennent que le wolof. Alors il est dans son intérêt d'accorder une grande importance à la langue wolof et d'autres langues pour souci d'une bonne compréhension avec les clients.

Mais quand nous nous intéressons à son comportement langagier et culturel, nous voyons très clairement que la culture occidentale occupe une grande partie de sa vie quotidienne. C'est ce qui nous a poussés à lui poser des questions allant dans ce sens. Mais « pourquoi tu utilises souvent des mots français dans tes réponses ? Mais quand on te juge de ton accoutrement ça rime avec la culture occidentale ». En effet, sa réponse nous a aidé à comprendre la présence des mots français dans sa réplique. Il affirme être étudiant « n'oublie pas que j'étais d'abord étudiant en gestion des entreprises à l'UCAO et titulaire de cette licence avant d'être boutiquier ». Pour lui c'est évident que la trace du français se lit dans ses discussions. Son attachement à la culture et à la langue française se fait sentir. De plus, il insiste aussi sur le fait de la mondialisation. Selon lui la boutique n'est qu'un passe-temps et il compte créer sa propre société de commerce. Donc la maîtrise de la langue française constituera un grand atout pour son avenir.

En comparant A.D aux autres enquêtés *fulbe*, un fait très paradoxal se produit. Contrairement aux autres, A.D communique incessamment en wolof. Même s'il s'identifie à la langue pulaar mais au niveau de la communication, c'est tout autre. Une observation participante nous a permis de ressortir ce paradoxe. Donc un enquêté averti cherchera toujours à savoir si le déclaré rime avec la pratique réelle des sujets enquêtés. Et cela ne serait possible qu'avec l'observation ou l'immersion.

La vigilance de l'enquêteur apparaît lorsqu'il observe un étudiant balant dans une situation interactionnelle au quartier. Bien qu'il soit fier de sa langue (« man balant laa »), mais lors de ses interactions, il fait omission de cette dernière. Sans le dire ouvertement mais le mandinka domine très largement les autres langues. Car, si nous estimons la durée de l'interaction : dans une vingtaine de minutes le mandinka 10 minutes environ, wolof 6 minutes et français 4 minutes. Cela montre effectivement que la pratique réelle et le déclaré chez ce jeune étudiant font deux. Même s'il voulait nous faire croire le contraire quand il exprime sa fierté à la langue balant en le considérant comme première langue dès le début.

### **3. Contact de langues dans le milieu urbain**

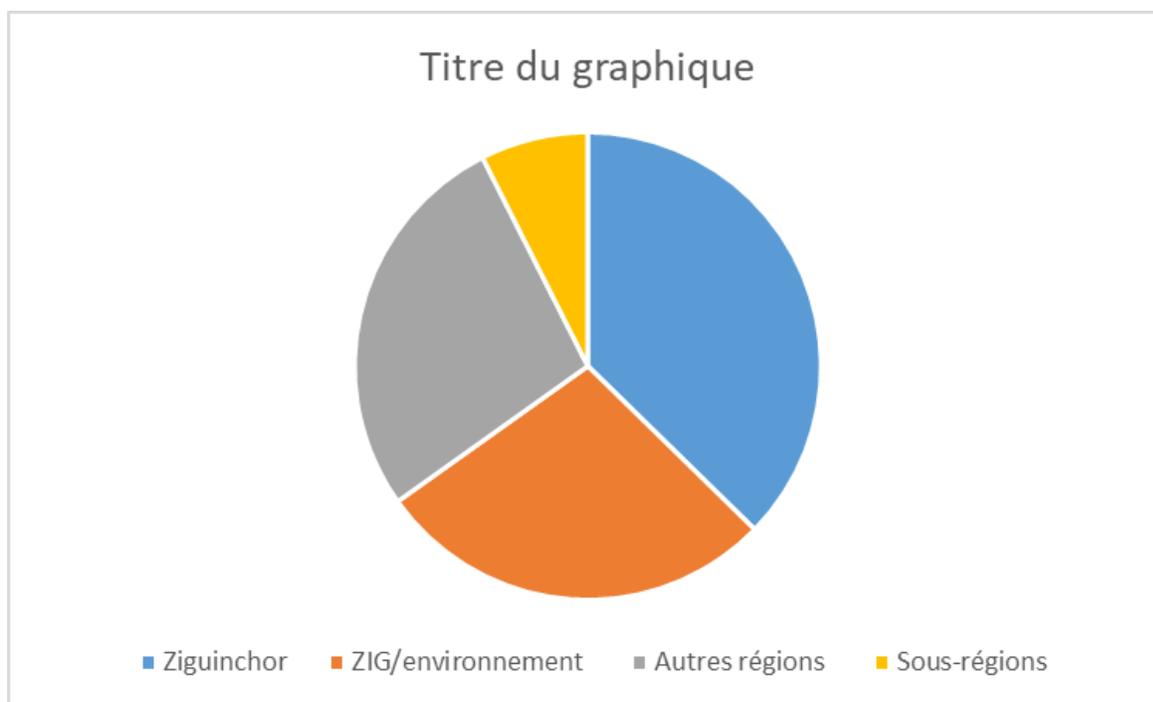
Aborder la question de parlars jeunes laisse apparaître deux grands facteurs qui constituent des piliers de la sociolinguistique : langues et espaces. Ces deux notions entretiennent des relations d'influences. En effet, l'influence du milieu sur la façon de parler des jeunes est placée au cœur de notre sujet. Ressortir l'ensemble de mécanismes nous permettant de traiter les marqueurs identitaires dans les parlars urbains, revient à mettre l'accent sur la sociolinguistique urbaine. Car le milieu urbain est l'endroit où se crée le contact de langues. Ce dernier crée à son tour les phénomènes linguistiques à savoir le multilinguisme, le bi/plurilinguisme urbain.

Traiter ces paramètres revient à nous intéresser sur un autre aspect de la sociolinguistique : langues et mobilités. Si nous nous intéressons aux données nous traitons la question des mobilités comme suit : mobilités externes et internes.

-Mobilités externes renvoient ici aux jeunes qui nous viennent des lieux différents de notre terrain d'étude qu'est la commune de Ziguinchor. Par exemple, les jeunes qui quittent des autres régions et sous-régions.

-Mobilités internes : ici nous faisons référence aux jeunes issus aux lieux environnants de Ziguinchor.

BN : Sur 201 jeunes enquêtés seulement 37% sont de natifs de Ziguinchor et 63% sont issus de l'extérieur dont 28% dans la région de Ziguinchor et ses environnants et le reste dans les autres de régions et des pays voisins : Guinée Conakry et Bissau et la Gambie.



TITRE : Lieu de provenance de nos enquêtés

Selon certains de nos enquêtés les facteurs qui engendrent ce phénomène de contact de langues sont nombreux et variés. Pour notre part, nous retenons quelques-uns : les facteurs politiques, historiques, académiques, administratifs et surtout économiques. C'est ce qui explique la mobilité de nos enquêtés. Cette mobilité crée le contact de langues et donne naissance au bi/plurilinguisme chez nos jeunes urbains. Ziguinchor étant une ville multilingue abrite plusieurs langues. Nous citons quelques-unes en guise d'exemple mandinka, wolof, pulaar, balant, kriol, manzaku, joóla, français, anglais, etc.

Dans les pratiques langagières des jeunes, le contact de langues occupe une place indiscutable du point de vue d'importance. Nos données nous montrent que les langues nationales sont confrontées, au quotidien chez les jeunes, à l'omniprésence des langues étrangères en particulier le français. Le français occupe la deuxième place après le wolof. Nous avons au moins 4 à 5 langues qui sont en contact. Nous pouvons les classer suivant l'ordre de fréquence le wolof, le français, le mandinka, le joóla et le pulaar.

En nous référant aux données recueillies lors des enquêtes de terrain, nous constatons que la plupart des jeunes sont bi/plurilingues. Ces jeunes communiquent dans trois à cinq langues. Le

pourcentage des jeunes monolingues est à égal à celui des jeunes qui communiquent dans 6 langues seulement 10%.

Mais ce qui attire notre attention sur ce classement des langues en contact, c'est la place qu'occupe le français alors qu'aucun jeune ne le mentionne comme étant sa première langue de socialisation. Par exemple si nous effectuons le classement selon la maternelle le français sera écarté de la liste et le joóla occupe la première place suivi du pulaar, du mandinka et en dernière position du wolof (relative à la question 10 du questionnaire). Il y a lieu, donc de montrer ici qu'il y a une différence entre le répertoire déclaré et la pratique réelle.

Le contact de langues se lit à travers ce passage de l'un de nos enquêtés, LS, en situation interactionnelle. LS utilise trois langues dans la communication.

Exemple : 14/05/2023 à kador ! Grand-Place

LS : **Boy / mangi jaar home** Ω je dois prendre mon bain // *ci kanam nga jaar*

TDT : mon ami je rentre à la maison, je dois prendre mon bain après tu passes.

M.S : **No mater** ! On se reverra **soon** Ω

TDT : il n'y a pas de problème, on se reverra après.

A travers la phrase de LS, nous remarquons la présence de trois langues : le français, le wolof et l'anglais avec un léger penchant vers le wolof. Ces éléments créent une connexion du point de vue syntaxique c'est-à-dire l'agencement des mots dans la phrase mais aussi donne du sens à la phrase. Nous avons aussi dans des cas où le wolof entre exclusivement en contact avec le mandinka.

Mais si dans la réplique de MS nous retrouvons le français et anglais, cela n'est point fortuit. Car MS est étudiant en Master 2 dans le département anglais à l'UCAD. C'est sa façon de montrer son statut. Il affirme qu'il lui arrive très souvent de mélanger l'anglais aux autres langues. Mais il l'utilise parfois quand nous lui lançons un défi. Si nous nous référons au premier classement, nous ne tardons pas à constater que l'usage du wolof est plus que significatif lors des interactions de ces jeunes urbains. Même si nous avons du mal à se débarrasser de cette langue coloniale

qu'est le français. Allant dans ce sens Brodal (2009)<sup>46</sup>, explique la situation actuelle du Sénégal.

Quand il écrit :

La situation sociolinguistique sénégalaise actuelle est déterminée par les relations diglossiques entre le français et le wolof, entre le wolof et les autres langues nationales, et également entre les langues véhiculaires régionales et les langues locales, soit une situation de diglossie enchâssée à trois échelles (51).

L'utilisation du français chez les jeunes urbains représente un atout considérable. Mis à part le côté économique et social c'est-à-dire l'aspect facilitant l'insertion dans la fonction publique, pour d'autres le français constitue une langue de prestige. Un de nos enquêtés nous notifie sur le fait que le parler français rehausse le statut et renforce le respect auprès des *meufs*. Même si le taux d'illettrisme au Sénégal est très élevé, nous avons quelques exceptions auprès de nos sujets enquêtés. Nos données montrent un faible taux de l'illettrisme chez nos cibles. Même si le taux d'abandons est considérable, ils arrivent quand même à s'exprimer à français.

#### **4. L'urbanité dans les pratiques langagières**

Comme rappelé précédemment, l'urbanité est le domaine de la sociolinguistique c'est-à-dire elle met en rapport les individus et la ville. Quant à l'urbanisation, elle est du domaine de la géographique et renseigne sur l'aménagement de l'espace avec des délimitations bien précises. Ainsi, le phénomène de délimitation ici permet de dégager la relation qu'entretiennent les jeunes vis-à-vis de leur milieu (ville). Pour bien comprendre cette notion de l'urbanité nous nous intéressons à la sociolinguistique urbaine de Bulot (2003) :

L'urbanité langagière est fonctionnellement empreinte du rapport aux langues représentées ou effectivement présentes dans l'espace perçu comme propre à la ville et signifie l'intégration dans le rapport à l'organisation socio-cognitive de l'espace de ville non seulement des pratiques linguistiques mais aussi des pratiques discursives et notamment des attitudes linguistiques et langagières (:8).

---

<sup>46</sup> Brodal, I-K., (2009), « Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques », Mémoire de master, université d'Oslo.

Par-là, on comprend très nettement que parler de l'urbanité renvoie à la ville et aux phénomènes qui y sont liés. Ici, ce qui intéresse le plus c'est le phénomène langagier de la catégorie jeune. En ce sens, Sow (2017) aborde la notion de l'urbanité en posant que « pour définir le concept d'urbanité, il faut impérativement décrire les particularités de la ville en accordant une importance capitale à son caractère socioculturel. L'urbanité serait ainsi en rapport avec ces relations sociales que les habitants d'une ville entretiennent et perpétuent » (:7).

D'ailleurs, traiter de marqueurs identitaires dans les parlers urbains chez les jeunes c'est forcément aborder la question de l'urbanité. De ce fait, elle se place au cœur de notre recherche. L'usage particulier que font ces jeunes citadins des langues relève des caractéristiques de l'urbanité. La manière dont les jeunes urbains utilisent ces langues, dans leurs usages quotidiens, est favorisée par l'influence de l'urbanité.

Nous disons que chez notre population d'enquête le phénomène de l'urbanité se manifeste d'une manière constante dans les productions langagières des jeunes. Ils utilisent les langues à leur guise pour diverses raisons. La langue wolof tout comme les autres langues sont utilisées d'une manière particulière. Cette expression wolof ne peut être comprise que par des jeunes citadins de même milieu ou parfois même par des groupes de pairs. L'expression *Yeka*, communément appelée *kal* chez ces mêmes jeunes, est une expression wolof inversée. *Yeka* est la formule inversée de *kaay* qui signifie vient en français. Cette expression est relevée lorsqu'un jeune s'adressant à son ami, utilise cette formule **boy yeka** qui se traduit « mon ami vient ». La manipulation de cette expression n'enlève en rien le sens du mot. Cette forme de lexicalisation est appelée le verlan. Ce dernier nous donne l'impression que ces deux expressions *Yeka*, *kaay* fonctionnent comme des synonymes alors que c'est l'effet de l'urbanité c'est-à-dire, l'influence de la ville sur les parlers.

L'urbanité fonctionne systématiquement à tous les niveaux d'usage de langues chez nos cibles. D'ailleurs tous les chercheurs qui se sont intéressés à la sociolinguistique urbaine à l'occurrence Thiery Bulot, Michelle Auzanneau et Ndiémé Sow soutiennent tous à l'idée que les parlers jeunes ont un lien très étroit avec l'urbanité. L'accent est mis ici sur la langue et son usage en ville. En général, dans la plupart des villes tout comme Ziguinchor en particulier ce phénomène se développe avec un ensemble de mécanismes langagiers. Au niveau des quartiers de Ziguinchor, l'effet de l'urbanité est très fréquent dans les pratiques langagières. D'ailleurs

même c'est l'espace dans lequel nous avons le contact de langues qui fait allusion aux communautés linguistiques. Ces langues se mélangent les unes aux- autres.

Il y a lieu de retenir à ce niveau que, dans les pratiques langagières des jeunes citadins, les marques de l'urbanité sont presque omniprésentes quelle que soit la langue parlée.

## 5. Mélange et alternance codiques

### 5.1. Mélange de codes ou code-mixing

« Tout type d'interaction entre deux ou plusieurs codes linguistiques différents dans une situation de contact de langues » (Blanc, 1997 : 5), est mélange de codes. Le contact de langues permet de mélanger les éléments de langues différentes dans une même phrase car, pour pouvoir mélanger les éléments de langues différentes, il faut au préalable avoir au moins une certaine maîtrise des langues. Donc le locuteur qui mélange les éléments de langues est bilingue minimum et maximum plurilingue. Dans un mélange bien réussi, nous avons du mal à identifier les deux langues du point de vue sens et syntaxe (les éléments linguistiques se succèdent).

D'ailleurs l'extrait ci-dessous en est une parfaite illustration. Ces données sont recueillies lors d'un entretien avec un jeune Jakartaman à Boucotte Arrêt *bountou* marché Saint Maur. Il est âgé de 27ans, étudiant à la faculté droit de l'Université Assane Seck de Ziguinchor. Il se nomme I.D et s'identifie à la communauté linguistique joóla. Le 30/09/2023 à 09h – 10h ! Arrêt Jakarta.

**M.T** : Iow *ñáata* langue *ngay* *communiqué*

**TDT** : tu parles combien de langues ?

**I.D** : *Man /// socé / Diola / ak peulh // euh / français moom jarul ñu koy boole* parce que *boobu moom / boobu moom*

**TDT** : je parle mandingue, diola, et poular/ ce n'est pas la peine de citer français

**M.T** : *euh*, je comprends / anglais *nak*

**TDT** : ah je comprends et anglais ?

**I.D**: Anglais **sometime** / *euh lima ci dègg bariwul Ω*

**TDT**: je ne comprends pas bien anglais juste parfois

**M.T :** si saay communication *ban làkk ngay gén faral di* utilisé

TDT : Quelle est la langue que tu utilises fréquemment lors de ta communication ?

**I.D :** *Man Ū / jóola laa / piir jóola / yes!*

TDT : je suis diola, oui diola pur

**M.T :** Mais *amna luma jaaxal / langue yi yèpp yingay cité fii wolof bòkku si*

TDT : ce que je ne comprends pas les langues que tu as cité ici wolof n'en fait pas parti

**I.D :** *Ah ! Wolof dafa jar laacte // wolof langue nationale Sénégal lě Ω*

TDT : inutile de citer wolof car c'est la langue nationale

M.T : Héhé §

**I.D :** *Sénégal fi / loolu moy langue nationale*

TDT : ici au Sénégal wolof est la langue nationale

Cet extrait est constitué d'éléments linguistiques de trois langues différentes. Il nous renseigne sur les éléments de langues présents lors de cette interaction. Le mélange de codes est très fréquent dans les situations interactionnelles des jeunes citadins. Comme le précise Anciaux (2003) :

Le mélange des langues constitue des productions verbales où les deux langues ne se succèdent pas, mais où des locuteurs mêlent les éléments et les règles de deux ou de plusieurs langues dans une même phrase, un même énoncé ou une conversation. Parfois, on peut repérer à quel niveau se situe le mélange permettant l'attribution de tels aspects d'un élément à une langue et de tels autres à une autre langue, d'autres fois la distinction entre les langues est impossible (:15).

Partant de cette définition, nous notons une parfaite entente entre ces trois langues utilisées (wolof, français, anglais) même si l'anglais est faiblement utilisé par rapport aux deux autres. La réaction d'I.D face à ces langues donne l'impression qu'il parle très rarement le joóla car, tout au long de l'entretien il n'a pas du tout mentionné un seul mot joóla dans le discours. Et paradoxalement l'anglais qu'il a utilisé ne fait même pas partie de son répertoire linguistique déclaré.

Pour comprendre un tel phénomène chez I.D, il faut s'intéresser à la notion d'urbanité. L'urbanité joue un rôle important dans la création des marqueurs identitaires dans les parlers urbains. I.D, même s'il a tendance à montrer son affection pour la langue diola, la réalité en est toute autre car, il ne peut en aucun cas se passer de wolof et du français dans son discours. D'ailleurs son choix pour le wolof n'est point gratuit, comme il le précise dans cet extrait « *Ah wolof defa jar lace*, wolof langue nationale Sénégal *lě* ». Il est d'accord à l'idée que le wolof soit la langue nationale. Sans en tirer une conclusion hâtive concernant le fait qu'I.D n'a pas utilisé le joola lors de cette interaction relève de son choix. Il nous a fallu l'observer pour en être sûr. Les observations lors des interactions avec ses amis ont montré qu'il ne parle pas du tout le joola encore moins avec ses amis. Donc, du choix le wolof, et du français et un peu l'anglais paraît évident chez I.D.

## **5.2. Alternance de codes ou code-switching**

A la suite de la définition de Gumperz, nous retenons que l'alternance codique est « la juxtaposition à l'intérieure d'un même échange verbal de passages ou le discours appartient à deux systèmes et sous-systèmes grammaticaux différents ». D'ailleurs le mélange de codes ou alternance de codes résulte du contact de langues. L'alternance de codes est le passage d'une langue à autre de manière très active. Causa (2007) abonde dans le même sens quand il écrit : « l'alternance codique, c'est-à-dire, les passages d'une langue à une autre, est l'une des manifestations les plus significatives du parler bilingue » (:19). Ce qui revient à dire que pour parler de l'alternance de codes il faut qu'il y ait au moins deux langues c'est-à-dire que le locuteur doit être minimum bilingue mais de préférence plurilingue. L'alternance de codes est aussi appelée code-switching qui peut se manifester sous différentes formes. Sa variation dépend du contexte socio-culturel. Donc la notion du contexte joue un rôle déterminant comme le souligne Mandada (2007) :

Le code-switching a été depuis toujours rapporté à des contextes socio-culturels caractérisés par le contact entre différentes langues, par la mobilité des locuteurs, par des enjeux identitaires et sociaux exprimés notamment à travers les pratiques langagières. Il repose ainsi de manière plus générale la question de l'articulation entre langue, société, culture, contexte (:21).

Pour rappel, il convient de préciser que la culture relève de l'acquis et non inné. Tout comme la culture le langage s'apprend dès le plus jeune âge et permet notamment aux individus, à travers la communication verbale de se sentir partie intégrante d'un groupe. C'est une des

premières traditions implicites d'une culture. Comme déjà expliqué dans la partie de l'élucidation conceptuelle que le parler jeune est d'abord un langage. Même s'il ne s'apprend pas dès le jeune âge, le parler jeune est aussi une communication verbale propre à un groupe social. Face aux langues les jeunes citoyens en font une utilisation particulière à caractère ambigu ou hermétique pour un non-pair. Le contexte socio-culturel apparaît comme la condition sine qua non de parler(s) jeune(s). A la suite de Sow (2018), nous retenons ceci :

En Afrique et ailleurs, si la jeunesse peut parfois être dépeinte comme symbole d'insouciance ou de manque de maturité, elle est paradoxalement aussi cette frange sociale qui met à nu ce que la société a de plus identitaire : le langage qui permet de s'ouvrir et d'épandre les richesses culturelles et sociales ; et la langue qui crée un sentiment communautaire (:78)<sup>47</sup>.

En plus traiter le phénomène langagier sans la culture serait presque impossible. La culture et le contexte de productions de ces discours constituent les éléments significatifs dans les parlers jeunes. Après nos enquêtes de terrain, nous constatons que le phénomène de l'alternance de codes est très récurrent chez les jeunes lors des situations de communication.

Cet extrait ci-après nous semble être un exemple pertinent comme illustration de ce phénomène. Ces données sont recueillies lors d'une conversation entre S.M, un jeune homme mandingue âgé de vingt-six ans ayant un niveau élémentaire et F.G, jeune élève de la classe de terminale âgée de dix-neuf ans. Parlant de politique ces deux jeunes défendent à chacun son point de vue.

Exemple : entretien se passe à Nema2, le 18/08/2023 à 18h ! Grand-Place.

SM : *Nko isonta Ω iman soj* Ousmane SONKO sera président en 2024

TDT : Que tu sois d'accord ou pas Ousmane Sonko sera président en 2024

FG : Mais sa candidature n'est pas claire / *xamoo loolu xanaa Ū*

TDT : Mais sa candidature n'est pas claire, ne le sais-tu pas ?

SM : *Ha | nya wo lonne mais loolu du cas // sa candidature dina jall bu soobe yalla.*

TDT : Oui je sais mais candidature passera par force s'il plaît à Dieu

FG : J'en suis pas aussi sûre de cela / *munuma wax loolu du am de // mais dina jafe torop*

---

<sup>47</sup> Sow, N., (2018), « Parlers jeunes, entre art du langage et activisme social ». Revue ANADISS du centre de recherches en analyse de Discours, n°25-18, Editura universitii « stefen, cel, Maro din Succava », Roumanie, p. 75-83.

TDT : Je n'en suis pas de cela je ne peux pas dire que ça n'arrivera pas mais ça sera trop difficile.

SM : *Mune keta iyoofo / man de gëm naa ko bubaax sax* Ɔ

TDT : Pourquoi tu as dit ça je le croie le fermement

FG : *Bul ma reyloo way* // tu sais bien que c'est impossible §

TDT : Ne me fais pas rire tu sais bien c'est impossible

MS : *Du ay reetaan sax / mais man Sonko laa gëm moy sama choix*

TDT : Ce n'est pas des rigolades mais je crois en Sonko et mon choix est porté sur lui

FG : *yaw* Ɔ Casamance *nga dëkk loolu moo tax nga wax loolu* Ω ton choix relève purement népotisme

TDT : Tu es de la Casamance c'est pourquoi tu dis ça, ton choix relève purement népotisme

SM : Non *amanke woti* // *sama choix la rek kunek ak choiwam* §

TDT : Non ce n'est pas ça c'est juste mon choix, chacun son choix

F.G : *Waaw !* C'est ton droit mais bon *namgul nala ko*

TDT : Oui c'est un choix et je l'accepte

Dans cet extrait, nous remarquons que les deux locuteurs utilisent les codes d'une manière superposée. Trois langues wolof, mandingue et le français sont utilisés. F.G utilise principalement le wolof et le français. Ce choix est justifié dans la mesure où elle a la langue wolof comme première langue de socialisation et le français elle le doit à l'école française. Ceci dit qu'elle utilise les deux codes d'une façon programmée. Le français vient pour renforcer le wolof. Mais quand on s'intéresse à l'agencement de mots de la phrase c'est-à-dire l'utilisation de ces deux codes, cela pourrait laisser entendre bien que le wolof soit la langue maternelle, elle développe un niveau intermédiaire en français. C'est pourquoi tantôt elle utilise le français en premier tantôt le wolof en premier. L'alternance codique s'effectue d'une manière intentionnelle. La maîtrise de ces deux codes lui donne un libre court quant à l'utilisation. Une observation rigoureuse lors de cette interaction nous a permis de voir clairement que F.G a des compétences linguistiques indiscutables sur ces deux langues. Car dire qu'elle les maîtrise parfaitement serait trop dire. Comme expliqué dans la première partie, en référant au degré l'acquisition de langues.

C'est cette maîtrise qui fait que les propos de F.G sont très clairs et limpides c'est-à-dire une sorte de raffinement dans son discours.

Par contre, chez S.M, nous avons une situation renversée. S.M parle principalement le mandingue et le wolof même si nous avons quelques mots français en présence. Contrairement à F.G, S.M a un niveau très faible en français. Mais cela se comprend car S.M a abandonné l'école en CE2. L'utilisation de quelques mots en français témoigne son affection pour cette langue. Si l'on le compare à F.G nous voyons nettement que S.M est plurilingue même si le français reste à voir. Quant à F.G elle serait bilingue car elle n'a utilisé que le wolof et le français dans son discours. Mais un phénomène semble attirer notre attention, F.G affirme de n'avoir pas compris le mandinka, comment elle arrive donc, à bien mener le débat jusqu'au bout sachant que son interlocuteur utilise dans la plupart des cas le mandinka. Pour comprendre cela nous terminons notre simple observation en une observation participante. Après lui avoir posé un certain nombre de questions, elle en conclue qu'elle ne peut parler mandinka mais quand quelqu'un lui en parle elle comprend. Elle le doit à son entourage immédiat.

## **Chapitre 4 : Résultats et discussions**

La question de la création et variabilité linguistique constitue un aspect fondamental dans la sociolinguistique en général et la sociolinguistique urbaine en particulier. D'ailleurs, c'est l'un des points fondamentaux de notre sujet car, le traitement de la notion de marqueurs identitaires dans les parlers urbains fait nécessaire appel à la création linguistique et variabilité langagière. Il est question ici de mettre en exergue les pratiques langagières des jeunes urbains à l'occurrence des jeunes de la commune de Ziguinchor. La notion de l'urbanité évoquée constitue un élément essentiel autour duquel tourne notre étude. Les manipulations particulières que ces jeunes font des langues dans leurs usages quotidiens sont des fruits de l'urbanité. Ainsi, l'usage de la langue selon le contexte de communication, l'objet de son discours, le lieu ou encore l'interlocuteur, est pris en compte. Les locuteurs en fonction de leurs lieux de socialisations, leurs histoires personnelles, leur répertoire linguistique, laissent apparaître d'énormes variétés socio-linguistico-culturelles.

### **1. La création linguistique : quelques technolectes des jeunes urbains**

Le milieu dans lequel vivent ces jeunes exerce une influence considérable sur la façon dont ils communiquent. D'ailleurs il est préférable à ce niveau de montrer le rapport qu'entretiennent le milieu (villes) et les langues sous l'effet de l'urbanité. Ce dernier est le facteur déclencheur de notre objet d'étude sur les parlers jeunes.

Si la langue se reconnaît par des règles et des normes : alors, « parler jeune » se différencie de la langue par sa liberté de création ou de re-création. A supposer que toute langue a une grammaire et toute grammaire a ses règles que nous devons forcément respecter alors, il ne saurait en être autrement en ce qui concerne les parlers jeunes. Le discours des jeunes est plein d'hybridité et parfois, il ne respecte les règles grammaticales. Les jeunes s'adonnent aux créations linguistiques extraordinaires. Ces créations touchent presque à tous les niveaux de langues d'une façon volontaire ou arbitraire avec une liberté plus ou moins totale. La création lexicale au cœur de ce sujet même. Les jeunes, pour se démarquer des autres couches sociales parfois même entre eux, établissent des codes qui leur sont propres. Ces codes constituent le technolecte des jeunes et est obtenu par différents procédés de créations de mots. Et la plupart des mots utilisés par les jeunes

sont des mots existants soit en langues étrangères soit en langues locales. Donc leur lexie est formée à partir des manipulations parfois avec un déplacement de sens.

Nous avons des procédés tels que la composition ; la troncation ; le verlan ; l'emprunt ; l'abréviation ; l'onomastique, etc.

- Mots ou expressions à détournement de sens

Poteau-corner : du point de vue morphologique poteau-corner est un mot composé, c'est-à-dire il est formé de deux mots exprimant une idée unique et équivalente à un seul mot. Le mot composé n'est pas une suite de mots en tant qu'il obéit à deux critères : celui de l'inséparabilité syntagmatique et celui de la spécificité sémantique.

L'inséparabilité syntagmatique réside dans le fait qu'il est impossible d'insérer quoi que ce soit entre les éléments constitutifs du mot composé : \*poteau solide corner. Donc, il n'est pas de substituer le trait d'union par un autre mot.

La spécificité sémantique vient du fait que le signifié du mot composé n'est pas réductible à la somme des signifiés des mots composent : poteau-corner n'est pas n'importe quel support avec le drapeau mais fait référence au support avec un drapeau flottant sur, placé au niveau de chacun des quatre angles d'un terrain de football.

En revanche, ce même mot pris hors contexte pourrait signifier autre chose. Compte tenu du contexte dans lequel ce terme est utilisé, renvoie à une fille callipyge c'est-à-dire une fille ronde, bien bâtie avec des jolis reins. Donc, la notion du contexte est un élément primordial dans toute forme d'énoncé. Il facilite la compréhension du discours dans la mesure où également le mot n'a de sens que par rapport au contexte dans lequel il est employé. Cette utilisation particulière de langue par les jeunes urbains leur permet d'installer parfois le climat de l'incompréhension pour les groupes non-pairs c'est-à-dire toute personne qui ne fait pas partie de cette catégorie sociale.

De même d'autres jeunes utilisent des mots comme *diaphragme bi* / *diaphranol* pour désigner cette même partie de la femme c'est-à-dire ses fesses d'une part et la partie génitale de celle-ci d'autre part. Le premier est wolofisé et le second est malinkisé. Tous ces deux mots sont des mots français subissant une légère modification du mot diaphragme. D'ailleurs dans son sens premier, il fait référence au muscle inspiratoire situé sous les poumons. Il sépare la cavité thoracique de la cavité abdominale.

En forme de dôme, il est marqué de deux coupoles à droite et à gauche. Celles-ci sont asymétriques. La coupole diaphragmatique droite se situe normalement un à deux centimètres plus haut que la coupole gauche. Cet usage relève de la métaphore car, les jeunes font une comparaison à un outil de comparaison. Ils comparent diaphragme aux fesses de la femme. Cela nous laisse croire qu'un bon nombre des jeunes de cet âge ont bénéficié l'école française et ils ont une certaine maîtrise de la langue française. En effet, il n'est pas facile de faire une telle métaphore réussie sans un minimum de bagages ou de prérequis sur le plan intellectuel. Cela se justifie d'une part par le fait que le niveau de scolarité des jeunes est élevé et d'autre part, cela renforce l'idée selon laquelle, le français occupe une place significative derrière le wolof lors des interactions des jeunes.

Dans le cas où il renvoie à la partie génitale de la femme, le même schéma métaphorique entre le vagin et le diaphragme se pose. Nous retenons tout simplement que les deux coupoles du diaphragme sont comparées aux deux côtés du vagin. Il y a également d'autres mots comme Bilbao pour désigner la même partie sur l'anatomie de la femme.

Bilbao / Championnat suisse / *Jápp sacc la* : ces deux premiers sont des noms propres de chose. Dans le milieu du sport Atletico Bilbao est le nom du club espagnol. Bilbao tout comme Championnat Suisse ont une connotation négative. Ils sont caractérisés par leur manque d'efficacité. Le premier encaisse trop de buts et ledit championnat est marqué par le nombre de buts encaissés / marqués considérable. Nous notons ici un manque de tenacité et d'endurance durant tout au long du match, toujours faible dans le jeu. Une équipe très facile à défaire. C'est ce défaut qui fait qu'aujourd'hui les jeunes amateurs du foot rattachent Bilbao et championnat Suisse au vagin. La précision est faite à travers cette utilisation une synecdoque car, il ne s'agit pas ici n'importe quel vagin mais, il est surtout question de celui d'une jeune fille très facile à avoir. Elle cède toujours aux premières tentatives des hommes qui sollicitent ses faveurs. Qui plus est, cette expression wolof *Jápp sacc la* qui aurait signifiée « se prostituer », est aussi utilisée par ces jeunes pour exprimer la même idée c'est-à-dire une fille facile à mettre au lit. Elle est connue pour sa disponibilité et à sa propension à généralement satisfaire les hommes qui viennent à elle.

Mes condoléances : du point de syntaxique mes condoléances, montre un déterminant (adjectif possessif) et un nom. L'usage habituel de ce terme renvoie de la tristesse et le malheur à l'égard de celui qui a perdu un être qui lui très cher. Il a une connotation religieuse. Dans la communauté musulmane tout comme chrétienne, ce mot est employé pour adresser à quelqu'un un profond sentiment vis-à-vis de ce qu'il traverse comme situation. Ce procédé est très souvent utilisé dans la formule populaire : présenter ses sincères condoléances à la famille attristée ou éplorée.

Ce même mot utilisé par ces jeunes subit un déplacement de sens. Il est ici employé d'une façon très ironique quand un membre du groupe s'adressant à son ami qui lui a présenté sa copine et que cette dernière est très hideuse. Il dit « mes condoléances » mon frère pour montrer à quel point la *meuf* est moche. Face à cette situation une personne non avertie pourrait penser qu'il s'agit de décès alors que cette forme de communication fait référence à une situation bien particulière que les jeunes comprennent parfaitement. Le bien dans tout ça c'est qu'il se moque délibérément de son copain et sa copine sans que la fille ne se rende compte ou ne puisse déchiffrer le message émis. Force est de constater que les jeunes font appel souvent à cette tournure pour être mal compris par des personnes qui ne vivent pas dans la même sphère qu'eux.

*Kaay ñu cas* : Morphologiquement cette expression composée de deux langues le français (cas) et le wolof : *kaay ñu*. Littéralement parlant cet expression aurait signifié « vient on discute ». Mais quand nous nous intéressons au contexte de son emploi cette expression perd nettement son sens. Les jeunes ont surtout recours aujourd'hui à ce procédé avec l'usage de ces termes dans les situations de médisance. Comme le précise l'une de nos enquêtées M.D : *kaay ñu cas jeew la rek*. L'expression *kaay ñu cas* relève de la médisance. Ce terme est plus fréquemment utilisé chez les jeunes filles. Elles l'utilisent quotidiennement car pour elles, de nouveaux cas surviennent tous les jours. Par exemple quand une fille X adressant à une fille Y avec terme-là c'est parce qu'elles veulent médire et parler des affaires et de la vie privée de la fille Z. Ce sont, souvent des propos diffamatoire, à connotation négative à propos d'une en la dénigrant et en ternissant son image en son absence.

*Solal kawas / Solal mbubu* : Ces deux expressions sont wolof. Selon le sens premier, le terme *solal kawas* signifie porter un bas en français c'est-à-dire un vêtement qui sert à couvrir le

pied et la jambe, fait de laine, coton, de soie. Le terme bas pourrait aussi signifier une pièce de vêtement féminin destinée à couvrir le pied et la jambe jusqu'au haut de la cuisse. Quant au second terme, *solal mbubu* est composé de deux mots *solal* qui est un terme purement wolof et boubou un faux emprunt nominal que les wolofs auraient emprunté au français. Cette expression se traduit en français « porte un habit ». Dans le mode vestimentaire boubou signifie un habit, une chemise, une tunique longue et ample portée en Afrique noire. Dans le langage jeune, ces deux notions renvoient à l'utilisation de préservatif ou *kondom* lors des moments intimes entre deux partenaires. Certes, ce terme s'avère péjoratif voire tabou néanmoins, il est utilisé quotidiennement par cette catégorie sociale mais sous d'autres noms comme ces termes. Les jeunes abandonnent l'emploi du mot préservatif sciemment pas parce qu'ils ne comprennent pas ce mot français mais plutôt, il relève du tabou en Afrique. Nous disons qu'il y a une double charge sur le mot : la charge sociale et la charge sémantique. Donc les jeunes choisissent ces termes d'une manière métaphorique pour masquer ou contourner la compréhension de tous. C'est aussi une manière d'atténuer ou rendre euphémique l'usage du mot. En Afrique noire en général et au Sénégal en particulier, parler de préservatif en public pourrait être considéré comme manque de pudeur. C'est une question de culture et la religion musulmane comme toutes les religions révélées d'ailleurs n'autorisent des relations sexuelles hors mariage. Selon les religieux c'est un moyen pour favoriser la fornication dans les relations amoureuses des jeunes.

Mandat : Dans le langage ou le jargon juridique, le mandat est un pouvoir qu'une personne donne à une autre en son nom. Il est aussi une mission que les citoyens confient à certains d'entre eux, à travers une élection pour exercer en leur nom certains pouvoirs en nommant la durée de cette mission. En revanche, mandat en langage jeune subit un changement de sens. Il est doublement chargé : la charge sociale et la charge sémantique. Les jeunes utilisent mandat pour désigner le préservatif pour des raisons diverses. Comme dit précédemment du point de vue social, désigner le préservatif par son nom peut être mal vu dans certains lieux. Par exemple devant les parents et les enfants, c'est un peu gênant dans le milieu social ou familial. La charge sémantique met l'accent sur son utilisation métaphorique. Si le mandat est un pouvoir que l'on donne à une personne pour agir librement pour une durée déterminée ; alors le préservatif à la même fonction. L'idée de porter ou d'utiliser un préservatif donne certains pouvoirs à celui qui le porte d'agir librement pendant une durée limitée.

*Namess / Rawess* : ces deux expressions subissent des modifications lexicales. *Namess* et *rawess* sont des mots wolofs et des diminutifs de *nam nala* et *mala raw*. Le premier veut dire « tu me manques » et le deuxième « c'est réciproque ». Ces mots sont plus utilisés dans la production écrite même si d'autres les utilisent à l'oral.

*Sonko /Adj* : Il s'agit d'une utilisation onomastique. Ces noms propres de personnes sont utilisés dans le langage des jeunes à connotation négative. Ils les emploient pour faire référence au massage. Certes, les jeunes utilisent ces mots mais ça n'a l'air de code spécifique qui serait compris uniquement par des groupes de pairs. L'histoire de *Sonko* et *Adj* n'est un secret pour personne. Selon certaines personnes ressources, ces termes sont employés quand il s'agit des moqueries.

- Le procédé de verlanisation : quelques termes issus du verlan

*Yeka* : l'expression wolof *yeka* est la forme inversée de *kay* qui signifie en français vient. La fonction primaire du verlan est esthétique.

*Cotbou clan* : Vient de l'expression Boucotte clan. Ils renvoient aux jeunes rappers évoluant à Boucotte autrefois.

*Pineco* : la forme inversée de copine. Il est beaucoup utilisé par les jeunes dans leurs relations amoureuses.

- Autre procédé

*NST* : il s'agit d'un acronyme, Note Sexuellement Transmissible. Les jeunes se sont inspirés du sigle SIDA qui est une maladie sexuellement transmissible. C'est une façon à eux de dénoncer les relations que certains professeurs entretiennent avec leurs élèves comme un partenariat gagnant-gagnant. L'élève donne son corps en échange d'une bonne note.

NB : nous citons quelques termes qui sont utilisés dans leurs productions discursives. Ces termes qui sont étudiés le sont ici à titre illustratif. Il est important de signaler que ces termes peuvent ne pas faire l'unanimité chez les jeunes car, ils ne partagent pas parfois les mêmes codes linguistiques. De plus, les jeunes urbains dans un souci de positionnement identitaire s'adonnent aux différentes cultures, à une sorte d'appropriation de l'espace urbain comme le rap, le graffiti, etc.

## **2. Rap : création identitaires jeunes**

### **2.1. L'origine de rap à Ziguinchor**

Au départ, les jeunes urbains de Ziguinchor formaient des groupes de danses et oscars de vacances. Fafadi, Opa Dacosta et les autres étaient autrefois des danseurs. Gaston fut le parrain de ce groupe lorsqu'il partait Dakar pour la compétition oscar de vacances. Et face à cette vaillante adversité, le groupe de Ziguinchor fini par occuper la troisième place. Mais après les années qui suivent ces jeunes urbains se sont donné à une nouvelle culture, un nouveau moyen de communication : le rap. Du point de vue historique le rap est né en Amérique comme nous l'avions souligné dans la partie théorique.

L'avènement de hip hop en l'occurrence le rap a attiré l'attention d'un bon nombre de chercheurs. Dans le cadre de notre travail, nous disons que le rap occupe une place très significative dans la création et de l'affirmation identitaire chez les jeunes urbains. Alors, il est pertinent de montrer ici, le rapport entre le rap, les jeunes et leur espace de vie. Par ailleurs, nos données permettent de voir très clairement l'influence du milieu sur les façons dont les jeunes communiquent. A travers cette pratique, les jeunes s'affirment, créent, re-crément des nouvelles identités. Le rapport entre le rap et les jeunes est très étroit. Nous comprenons que le rap est le propre de jeunes comme le signale le jeune rappeur Dibeuz : (« rap affaire jeune lè »), lors d'un entretien. Donc le rap est avant tout une question de culture. A la suite de Ndiémé Sow (2016), nous comprenons que le rap appartient au domaine de la sociolinguistique urbaine. C'est l'espace dans lequel nous notons plus le contact de langues. Ce même contact de langues qui donne naissance à des nombreux phénomènes langagiers. Nous retenons quelques-uns dans le cadre de notre recherche : multilinguisme comme arme de combat redoutable des jeunes ; le style comme marque de création lexicale dans rap de Dalal Xel et Dibeuz.

### **2.2. Du multilinguisme pour combattre les vices sociaux : rap, culture jeune**

La dénonciation est toujours la principale fonction de rap depuis son origine. Les circonstances dans lesquelles est né le rap ne sont pas du tout enviables. Ce monde autrefois et aujourd'hui est caractérisé par mal d'injustices, de ségrégations, des pratiques abominables, etc. La relation entre les hommes se caractérise par le rapport de forces, le prédateur et la proie c'est-

à-dire, les forts écrasent les faibles sans aucune pitié. Cependant à chaque problème il devait y avoir de solutions. Alors faut-il croiser les bras face à ces maux qui gangrèment notre société ? Bien au contraire, il va falloir prendre des mesures drastiques pour que cela cesse. De ce fait, ces jeunes activistes, déterminés et engagés font recours aux mots pour soigner les blessures de leur société causées par toutes ces horribles pratiques.

C'est le cas de ces deux jeunes rappers Dibeuz et Dalal xel ici à Ziguinchor. Ces deux jeunes engagés ont une unique mission de défendre leur société par le biais des mots, la parole. Dans la pratique, le wolof urbain domine chez les rappers. Même si l'on note la présence de l'anglais, du français et parfois les autres langues locales comme le mandinka, joola et pulaar dans les productions langagières de ces derniers. Qu'est-ce que cela renseigne au plan identitaire ?

Si la langue est un outil pour communiquer, elle sert également de moyen pour combattre tout ce qui est perçu comme injuste et nuisible à la société. Il semble que la langue utilisée assure une certaine fonction et le choix de tel ou tel médium n'est jamais fortuit. Il se pose ainsi le débat sociolinguistique qui concerne les fonctions des langues dans le rap, lequel découle du constat de la présence du phénomène de mixing assez fort (Sow, 2016 : 14).

D'ailleurs si nous nous intéressons aux langues en présence dans l'utilisation du rap de ces deux groupes, nous avons le wolof, le français, l'anglais, le pulaar, le mandinka et le joola. Donc le plurilinguisme chez ces jeunes rappers est nettement visible. Son seul but ici, c'est de pouvoir toucher un bon nombre de gens (le public). Cela rend le message captivant.

Analysons ces deux textes ci-après :

Dibeuz = disciple Incontesté pour la Bonne Education et de l'Union pour Ziguinchor

Texte de Dibeuz

Titre : Rap mission

*Ginaaw hip hop'ey sama mission munumako bayi munki siman dina si **fight** te duma ci sonn*

Xasna bë teye **mic** (micro) di rap **revolution** disi tewal sama **nation** mu andal **evolution** disi tewal sama **region** ak bi **new generation** zig town ñomule safoo

*Kunii lak kete suke kumanman borok bare boroka bajut si bajut kurunngak mankureko lam diwanko kano lese kone bane sukaten na mangoro mangoro na man burok*

*Mansakudankol mbatol lema atol boto si mol la dinj wotofolo bari nga folo ka saate la diminwotofolo nga folo wosilo munkata Djibock nij Boutoute tema anij Djifangore nij Niaguis fana tema dukare mbal daanila falsewo siilo ala daada dax li ni sama ña la ko guiss*

*Point Emile Badiane jegui siratan gui ngiri yallah bulen ko sakane bala muydef loranke comme le Jóola **rest in peace** aux victimes de naufragés du Diola Casamance liñii yaak joy lë [...].*

#### Texte de Dalal xel

Titre : *Mbaaru yaap*

*Nga jayma yaap tex amul kaiti*

*Kep kuy jay sa yaap yaram dawara am kaiti*

*Kuko deful kune vétérinaire la wara teye tankal say nerfs*

*Ki lim may jox moy xaj rammu bu rasi*

*Moom lañ woowé directeur serrasse bi*

*File wala fo file nune wa mbaaru yaap bi ñunki joy dem nanñ bo ranñe ni prix sipaax bi*

*Mo gën seer prix yaap xale bu jiggën bi pour nga laal si pax bi fo ngay gën prix sipaax bi moy tax nga teeg sa looxo si pax bi*

*Naku mamare yijoke Vélingara*

*Sa yidi meda*

*Sama waji fo jem*

*Daaralu nak lë lay jem*

*Sama waji fo jem*

*Mbaaru yaap lë lay jem*

*Problème daanu say bi daanu cliché bi ñatala*

*Nune **two hundred fifty** ikawo dammaa lefunti*

*250 nga laal si taati*

*Ngo ñiñ subukindo manke wafutati*

*Mbaaru yaap ñunki dioy ñune*

*Xale yi luñu pese*

*Lol motax sen beuz di bese [...].*

L'observation de ces textes, nous montre les langues en présence chez ces jeunes rappers. Elle nous renseigne également sur la situation sociolinguistique actuelle Ziguinchor en général et la sociolinguistique urbaine en particulier. Ceci est le résultat de contact de langues qui est une marque déterminante de l'urbanité. Pour analyser ces deux textes du point de vue sociolinguistique, nous nous intéresserons simultanément à la forme (le style d'écriture) et le fond.

Du point de vue linguistique, nous retenons que Dibeuz et Dalal xel sont plurilingues. Ce plurilinguisme se lit chez Dibeuz par l'utilisation du wolof urbain, le français, l'anglais, le mandinka et le jóola. Par contre, chez Dalal xel bien qu'on note le même schéma que Dibeuz mais Dalal xel utilise le pulaar à la place du jóola. Mais, cela se comprend car Dibeuz est mandinka, évoluant dans le milieu jóola et Dalal xel est alpulaar. Ce n'est pas étonnant de voir un Mandinka parle jóola ici en Casamance quand nous remontons peu dans l'histoire, nous nous apercevons que le jóola et le mandingue sont les deux principales langues du sud. Ce qu'elles ont en commun c'est l'espace urbain.

Du point de vue thématique, nous avons le même thème abordé dans ces deux textes : la dénonciation. Mais quant au style d'écriture, il ya une différence chez Dalal xel et Dibeuz. Même si nous notons une liberté dans l'écriture, nous constatons que Dibeuz est plus libertin que Dalal xel. En s'adressant aux autorités pour dénoncer l'état défectueux des routes Dibeuz emprunte un style très particulier. Rien que le titre « rap mission » nous édifie grandement sur son contenu. Cette utilisation particulière de la langue fait que le rappeur est perçu comme un missionnaire, le clairvoyant de la société qu'il présente. Avec son statut, il incarne toute une culture et il se place au-dessus de toutes normes, toutes censures. Il a le pouvoir de dire tout à sa

façon. Si nous analysons de près nous notons une absence totale des règles classiques de la versification. La rime, la mesure, rythme, etc. il conçoit son texte dans un style qui lui est particulier.

En revanche, Dalal xel est moins libertin que Dibeuz. La versification se lit dans ses productions : la rime, vers, rythme. : Par cette expression métaphorique qu'est l'intitulé même de la chanson *mbaaru yaap*, le jeune rappeur engagé lance un message de sensibilisation, de dénonciation des pratiques horribles auxquelles les jeunes s'adonnent au quotidien. L'expression *mbaaru yaap* signifie dans ce contexte lieu de prostitution. La notion du contexte comme dit précédemment constitue un levier essentiel dans l'interprétation de texte ou toute autre production littéraire ou autre car, cette expression prise ou considérée hors contexte pourrait renvoyer à autre chose comme un lieu de vente de la viande. Le message est majoritairement adressé à la population jeune.

### **2.3. Indice de création lexicale dans le rap de Dibeuz et de Dalal xel : le style**

Nous constatons que ces deux jeunes rappeurs utilisent du registre familier. La raison est simple dans la mesure où ils n'ont pas bénéficié ou fait des études très poussées. Le peu qu'ils utilisent pour se faire comprendre ils le doivent à la rue et l'expérience capitalisée dans le métier. Cette situation met en relief l'impact de l'urbanité. Leur espace de socialisation les forme et renforce quotidien, leur compétences et aptitudes. Ils utilisent l'anglais dans leurs productions à cause de l'influence subie avec le rap qui a une origine anglaise : parler nord-américain. En effet, comme le précisent Xuman et Didier Awadi, le rap est d'une part, « le fruit de la passion et du mal de vivre des jeunes du ghetto » et d'autre part, « l'affirmation d'une civilisation, un maillon véhiculaire d'une culture planétaire » (Sow 16 : 8). En effet, tout texte de rap obéit à un certain nombre de procédés qui lui sont propres depuis son origine.

En Afrique noire et traditionnelle comme partout ailleurs dans le monde, le rap est du domaine de la jeunesse car, les auteurs et les principaux acteurs intervenant dans cet art sont majoritairement jeunes. Donc, le rap est le propre de la jeunesse comme le soutient Dibeuz ce jeune rappeur quand il affirme que le rap *yeef jeune la* c'est-à-dire le rap est une affaire de jeune. Parlant de rap, nous faisons allusion à toute une culture jeune. Le rap est avant tout une culture et un positionnement identitaire des jeunes urbains. Cependant cette utilisation particulière de la

langue constitue-t-elle un impact négatif sur les langues en question ? Bien au contraire ; il ne s'agit pas là d'une insécurité linguistique mais plutôt, d'un grand atout pour la créativité et le dynamisme linguistique. Ces créations lexicales sont très nombreuses mais, par souci de faisabilité, de concision et de manière opératoire, nous en retenons quelques-unes.

- Le **next-level** : tout style produit un effet et l'effet que produit le next-level est purement esthétique. Ce procédé peut être perçu de diverses manières même si les effets escomptés demeurent les mêmes. D'une part, il peut s'agir de faire de chaque syllabe d'un mot une unité de sens à part entière et cela dans la langue wolof comme dans la langue française.

#### Exemple : Poème 1

*Mane may kila deugg rey*

*Dinga yagg fece kolere*

*Bi atte defa guey deñu atte contumace*

*Kone atte bi da guey comme dimanche*

Du point de vue forme, le jeune rappeur donne une valeur esthétique à son texte. Il a conçu ce texte à partir de vers. Une strophe de 4 vers assonancés deux premières sont en wolof et deux dernières sont en français. Nous avons des octosyllabes les deux premières et les deux dernières sont des alexandrins.

Ce style d'écriture en dehors de sa valeur esthétique donne un caractère sémantique du pont de vue fond. Selon le rappeur le thème développé ici est lié à la politique. Pourtant ça reste d'actualité dans la mesure où ce poème traite l'affaire d'Ousmane Sonko et le gouvernement sénégalais. Bien qu'il ne soit nulle part précisé dans ce texte qu'il s'agit de cela directement. Mais après un entretien avec le jeune rappeur, il nous a bien expliqué qu'il s'agit de l'affaire de Sonko. Le rappeur tout comme le poète utilise des mots de tous les jours mais une fois qu'ils les mettent dans un texte nous en perdons le sens. Aujourd'hui l'histoire lui donne raison. Il a composé de poème bien avant que le gouvernement s'attaque à Sonko. En ces termes *Mane may kila deugg rey* peut se traduire comme je suis celui qui va te tuer. Le mot tuer est utilisé ici au

sens figuré. Il prend le sens d'écarter Sonko sur le plan politique. Pourtant c'est ce qui est arrivé à Sonko. Il est écarté de la liste à l'élection présidentielle de 2024.

- Le **punch-line** : comme la définit Sow (2016) est :

À l'instar du verlan et du next-level, le punch-line produit un effet stylistique. En d'autres termes, il s'agit de jouer avec le lexique de manière à intercaler entre le nom et le prénom d'une personne un qualificatif au moyen de la comparaison. Laquelle se fait de façon imagée. Ainsi, le qualificatif employé devra forcément épouser les caractéristiques comportementales (défauts et qualités) de l'individu dont on parle. Il s'agit relativement de ce que les adeptes de l'école structuraliste désignent par thème et prédicat : le thème étant ce dont on parle et le prédicat ce qu'on en dit. Seulement, dans le contexte du punch-line, le prédicat est presque sous-entendu. Cet effet lexical se perçoit aussi bien en français qu'en wolof ( : 103).

Nous tenons à préciser quelques limites de cette assertion. Définir le punch-line en tenant uniquement compte le seul le critère d'intercalation de nom et prénom, c'est le réduire à sa simple expression. Le punch-line dépasse très largement la question de position de nom et prénom car, ce n'est pas la solution sine qua non pour parler de punch-line. Nous sommes d'avis avec elle sur cet aspect essentiel quand nous parlons de punch-line sur le sous-entendu ici, comme dit Dalal Xel en langue wolof : punch-line *junju là*. C'est le cas dans l'exemple ci-après :

Exemple : Poème 2

*Ki da joke aldana ñaw outti si ay niaane*

*Ki yor passe beug tukki xamul dëkk bumu jëm*

*Nitt ki di dem di dox tex xamul fumuy jëm*

L'interprétation superficielle de ce texte nous montre qu'il est rempli d'oxymores. Ici, la relation de causalité n'est pas bien rétablie. Il n'obéit pas à la structure normale. Si nous n'y prêtons pas attention ce texte pourrait être dépourvu de sens du fait de l'emplacement des mots de la phrase. Mais, le but recherché c'est que le jeune rappeur code le contenu de son message et il invite le public d'être attentif pour saisir la quintessence du message. Ce style d'écriture lui permet de communiquer tout en laissant le public en suspens. Selon lui, le punch-line a une origine divine. Et que Dieu serait le plus à l'utiliser dans la fameuse déclaration quand il dit *mayouridou* que les gens expliquent que l'enfer sera rempli et paradis de même. Mais « je suis

l'unique créateur de tout ». Pourtant, il pouvait dire que celui qui ne travaille pas n'y entrera pas. Seul le travail paye comme Dieu le souligne dans le Coran en affirmant qu'il s'adresse à ceux qui se servent de leur raison.

En plus de cela, avec son génie créateur, le rappeur par la magie des mots arrive souvent à créer la zizanie c'est-à-dire, il crée une confusion voulue et installe un débat avec le public quant à l'interprétation et la signification de quelques-uns de ses messages. C'est le cas de ce passage suivant.

### Exemple 3 :

*Ngone ki defa samm ndawam*

*Limay jox comme woykat bu japp datam*

Par sa créativité linguistique, le jeune rappeur crée de la confusion dans la tête de sa cible. Cette utilisation magique des mots montre que parfois il peut être imprécis et laisse libre cours à l'interprétation aux gens à qui le message est destiné. Ceci dit que le jeune rappeur ne s'enferme pas dans un circuit fermé. Est-ce une façon d'échapper aux jugements de valeurs que le public peut avoir à son égard. Par exemple dans ce couplé *kone ki dafa samm ndawam / limay jox comme woy kat bu japp datam*. Ici la remarque repose sur les deux derniers mots du couplé *ndawam* cette première expression est wolof qui pourrait signifier virginité chez une jeune fille. Et si on la compare à la deuxième expression *datam* qui est aussi l'expression wolof qui pourrait avoir deux sens. Du point de vue morphologique aucune différence mais on analyse de près on pourrait comprendre bien que *datam* pourrait prendre le sens de la partie génitale de femme, mais aussi elle signifie dans ce contexte sa date en français car, elle est formée à partir de deux langues : français et wolof (*date am*) qui donne *datam* à l'oral. Donc, ce phénomène est le résultat de contact de langues, l'une des marques de l'urbanité. A travers cette expression d'autres pourraient penser qu'il s'agit une injure en accordant le premier sens. Dans ce contexte-là, le jeune rappeur fait juste allusion à la date de sortie de son album.

L'emprunt et la troncation : le premier est un mot ou une expression qu'un locuteur ou une communauté emprunte à une autre langue sans le traduire mais en l'adoptant généralement

aux règles morphosyntaxique, phonétique et prosodique de sa langue. L'emprunt doit être clairement distingué de l'héritage qui pour le français correspond à l'évolution. En effet, dans ce passage suivant nous n'avons pas à proprement parlé l'emprunt mais plutôt des faux emprunts dans les deux premiers : *Xale yi luñu pese / Lol motax sen beuz di bese*. Il s'agit ici des emprunts phonologique et verbale. *Pese* vient de peser et *bese* vient de baiser en français. Selon les propos du rappeur, il a fait l'appel à ce style pour donner plus de mélodie à son texte. Il a dû choisir sciemment des mots français avec une touche wolof. Il a *wolofisé* le français. Cependant dans l'exemple qui suit, nous disons qu'il s'agit presque des emprunts à proprement parlé : *Jobu laal læ laay def / Joobu* vient du mot job en anglais qui signifie travail. Comme l'emprunt est sur le nom nous pourrions penser qu'il s'agit de l'emprunt nominal. L'interprétation de ce passage permet de savoir que le jeune rappeur a utilisé deux figures de styles pour exprimer sa pensée. Premièrement la métaphore, elle lui permet de mettre en rapport des termes sans outils de comparaison. Il s'est servi de la position (coucher sur le lit) et le lieu (dans la chambre) pour qualifier l'idée de la prostitution. Donc *joobu laal* se référence à la prostitution. Deuxièmement l'euphémisme, cela laisse croire que cette tournure lui permet d'atténuer quant à l'audition. Il l'utilise pour échapper à la vulgarité et rendre le message moins frappant et brutal.

### 3. Graffitis : comme marqueurs identitaires jeunes

#### 3.1. Qu'est-ce que l'art « street » ?

La plupart du temps, le « street »<sup>48</sup> art est un art réalisé par des artistes inconnus qui veulent faire passer un message politique fort ou dénoncer la société. Réalisés illégalement ou légalement sur des biens privés ou publics, les graffitis sont interdits dans certaines mesures. Mais avec des autorisations, ils sont considérés comme un art public. Les graffitis sont devenus incontournables et ont trouvé leur place sur les murs, les musées et les galeries.

---

<sup>48</sup> Tout d'abord, il faut retourner dans les années 1920 et 1930, à New York, où des gangs commençaient à apparaître et à faire des graffitis sur les wagons des trains et les murs des bâtiments. Ces nouveaux dessins forment l'une des premières apparitions du street art.

Suite à ces événements, les années 1970 et 1980 ont marqué un tournant important dans l'histoire de l'art de rue. Cette période conflictuelle a amené les jeunes à réagir à leur environnement social et politique. Ils souhaitent pouvoir exprimer leurs opinions librement. Créatifs et insoumis, ils créèrent un mouvement artistique afin de dénoncer la société. Cette période a réellement impacté l'histoire du street art.

Pour de nombreux street artistes<sup>49</sup>, ce nouvel art est une nouvelle manière de s'exprimer et de donner son opinion. Si nous décomposons le terme « street art » nous comprenons rapidement qu'il est composé du mot « street », qui signifie « rue » en anglais, et « art » qui, par sa définition, est un moyen de toucher les sens et les émotions du public par des œuvres. L'art urbain est donc un terme reprenant tous les arts qui sont visibles dans les rues d'une ville ou d'un quartier. Plusieurs techniques sont possibles : les œuvres peuvent être des graffitis, des tags, faites à l'aide de pochoirs, des installations ou encore des vidéos. Après ce panorama sur ce qu'est l'art urbain, ses origines et son histoire, il s'agit maintenant de découvrir ses valeurs et comment il est utilisé.

L'art urbain peut être considéré comme un outil permettant de communiquer sur nos points de vue, d'exprimer des préoccupations politiques et de poser des questions difficiles. Les utilisations sont extrêmement changeantes. Il est même considéré, dans certains cas, comme un moyen d'embellissement urbain. Quelles sont les différentes façons ou manières utilisées pour le mettre en œuvre.

### 3.2. Exposer pour s'exprimer

L'art de rue est un moyen pour s'exprimer, pour exposer ses idées, pour provoquer et pour contredire. En effet, beaucoup d'artistes sont connus pour ces raisons-là. C'est notamment le cas de Banksy avec ses nombreuses œuvres contre l'Etat et la politique c'est-à-dire défendre la société en générale et être son porte-voix. Le street art, de l'Amérique passant l'Europe et l'Afrique a fait son apparition au Sénégal à Dakar et dans d'autres régions comme Ziguinchor. D'ailleurs, c'est le cas du groupe Idy boys. C'est un groupe de jeunes évoluant tous dans le milieu urbain qui s'adonnent à cet art pour faire valoir non seulement leurs opinions mais aussi un moyen très puissant pour combattre les maux sociaux. Ils deviennent alors l'avocat de la société comme le précise Id boy « *art bi ñun ño kooy def* pour défendre *suñu* société parce que *jamano bi dafa teredi*. « Nous pratiquons cet art pour défendre notre société parce que ce monde est plein de cruauté ». En effet, l'art de graffiti peut épouser diverses fonctions :

---

<sup>49</sup> La liste est longue mais nous en retiendrons quelques-uns : OS GEMEOS sont des jumeaux, des pionniers et des leaders de la communauté brésilienne des graffitis, et ont également une très forte influence sur l'art de rue sud-américain ; JEAN-MICHEL BASQUIAT ; KEITH HARING ; SHEPARD FAIREY ; BANKSY (...).

Les graffitis comme moyen de sensibilisation ou éveil de conscience : ces jeunes artistes pratiquent cet art pour attirer l'attention du public sur une question d'ordre politique ou autre. Par exemple, face à la question de l'immigration clandestine, ce groupe procède une sorte de sensibilité et redonne l'espoir à la jeunesse en leur adressant un message captivant sur le mur de centre culturel de Ziguinchor. Il y est gravé « réussir au Sénégal » c'est possible : *Mëm na nekk*. C'est qui rend ce message captivant et accessible à tous c'est le choix de langues en présence. Selon l'artiste le choix des langues dans l'art du graffiti n'est jamais fortuit. Dans le milieu comme noté précédemment, la présence des langues explique le caractère multilingue. Donc, faire passer message accessible à tout le monde le choix du français et du wolof nous semble justifié dans la mesure où ces langues sont véhiculaires c'est-à-dire porteurs de message à Ziguinchor plus particulièrement chez les jeunes. A y regarder de plus près, l'on se rend compte que ce mot est adressé majoritairement à la population jeune. Qui prennent les pirogues, n'est-ce pas les jeunes ?

A côté du choix de langues, nous avons aussi celui de l'espace c'est-à-dire, le centre culturel de Ziguinchor. Deux aspects caractérisent ce lieu : l'aspect socio-culturel et l'aspect pédagogique. Centre culturel est un lieu de formation et d'épanouissement. L'aspect pédagogique est lié la présence de la bibliothèque et English corner et l'aspect socio-culturel renvoie aux différentes cultures de la Casamance. Ces jeunes n'ont pas choisi au hasard ce lieu qui porte le message. Le centre culturel de Ziguinchor, rien que son nom est révélateur. Un lieu de culture, lieu de rencontre des jeunes en provenance de tous les horizons qui ont un but commun : faire valoir la culture parce que les paroles jeunes sont avant tout une question de culture donc ils sont indissociables.



Titre de l'image 1 : la réussite est possible au Sénégal

Le graffiti comme un moyen de rendre hommage : le graffiti ou le street, à côté de la fonction dénonciatrice, permet aussi d'immortaliser un événement ou une personne. Ainsi, le groupe pour exprimer sa profonde gratitude envers l'un des leurs, Alfaruq. Alfaruq, découvert à travers sa biographie. Champion national du slam en 2018, Abdourahmane Dabo, plus connu sous le nom d'Al Fàruq, a représenté le Sénégal lors de la Coupe d'Afrique des nations de slam poésie, à la date de novembre 2018 au Tchad. Pourtant, ce natif de la Casamance reste encore méconnu du public sénégalais. Etudiant en master 2 à l'UGB et membre fondateur du collectif Nd'art slam, l'artiste s'est patiemment construit un univers à lui, constitué de mots, de lettres et de déclamations.

#### ❖ Origine du nom Alfaruq

Alfaruq qui signifie séparateur de la vérité du faux ! La tradition musulmane raconte que les gens présents crièrent *Allahou akbar* « Dieu est grand » tellement fort que tous les habitants de la Mecque l'entendirent. Ensuite, Omar ibn al-Khattâb demanda le prophète : « Ô Prophète de Dieu, sommes-nous sur la Vérité ? » Le Prophète répondit : « Bien sûr ! » Alors

Omar dit : « Dans ce cas, pourquoi se cacher ? » Omar raconte : « Nous sommes sortis en deux groupes, Hamza et moi à la tête de chacun d'eux. Nous sommes entrés dans l'enceinte de la Kaaba, et quand j'ai regardé du côté des cercles des Quraych, j'ai aperçu sur leur visage une tristesse, comme je n'en ai jamais vu de semblable. Ce jour-là, le prophète m'a surnommé Alfaruq ! Ainsi qu'Abourahmane Dabo s'est inspiré et il se surnomme Alfarup.

Partant de l'art graffiti, ces jeunes artistes issus du milieu urbain décident de montrer aux yeux de tous le héros de l'Afrique (Alfaruq) en général et de la Casamance en particulier. Le slam pourrait être inclus dans le « street art » dans la mesure où ils constituent l'une des marques de l'urbanité.



Titre l'image 2 : Rendre hommage à Abdourahmane Dabo alias Alfaruq

Analyse sémiotique de l'image ou analyse de fond : si nous nous intéressons à la structure profonde de l'image, à travers l'écriture frontale Alfaruq, l'artiste communique sur l'identité de la personne derrière l'image. Le choix de la couleur blanche n'est pas fortuit, elle fait référence à la lumière qui se dégage de ce jeune homme. Cette lumière est synonyme de sagesse et de piété. Cette écriture frontale renferme beaucoup d'idéologies de l'Afrique noire en générale. L'on dit souvent que le front révèle beaucoup sur la personne : si elle est pieuse le front dégage une lumière qui est matérialisée ici par la couleur blanche de l'écriture frontale. Par ailleurs, le fait de renverser son casque, c'est un style de rappeur, slameur et cela constitue en quelque sorte, une identité qui se dégage. Et en dernière position son sourire, ce sourire montre qu'Alfaruq est un jeune doux, jovial, ouvert, calme, aimable, etc.

#### **4. Les jeunes et les réseaux sociaux : Que nous renseignent-ils sur le plan identitaire ?**

Phénomène radicalement nouveau, l'immersion des digitales natives dans les réseaux sociaux fait l'objet d'interrogations inquiétantes et d'enquêtes approfondies de la part de sociologues et de psychologues. Ces recherches visent à tester l'idée que les jeunes sont prisonniers de bulles informationnelles, qui tendent à renforcer leurs préjugés, s'interroger sur le risque que les réseaux sociaux exercent un effet contagieux sur les conduites suicidaires des adolescents et, tout en l'admettant, concluent que ces réseaux constituent au contraire une opportunité pour la prévention du suicide en illustrant le rôle positif des réseaux sociaux dans les pratiques de création culturelle, de la part de jeunes massivement soumis à la précarité de l'emploi. L'objectif des chercheurs est souvent de tester les idées reçues, pour les nuancer, les invalider ou les confirmer.

Cependant, nous abordons ce phénomène en y ajoutant une touche sociolinguistique. En d'autres termes, sous l'angle sociolinguistique nous nous intéressons à la relation entre les jeunes et les réseaux sociaux à savoir la façon de parler des jeunes sur ces réseaux. Le rapport entre les jeunes et ces espaces virtuels devient alors très intense. En dehors des espaces publics (quartiers, rue, lieux de sport, Grand-Place, etc.) que fréquentent nos cibles, nous avons d'autres fréquentations dites virtuelles des jeunes au quotidien. En ce sens Néstor Garcia canclini (2017)<sup>50</sup> montre la différence entre l'urbanisme et l'urbanité en insistant tant sur l'espace public et privé :

Our collective perception of physical and interactive space has become more cogent with recent technological advances. Our ways of distinguishing between public and private space, for example, are changing. Where is the line between a home life intersected by television and networked computers, and an urban life where cell phones transmit intimate details and security cameras monitor our every move? Creativity expressed in solitude is finding new tribes and networks thanks to digital interconnectivity. Concepts of privacy and sociability are being reconfigured, refracted through Facebook and Twitter (: 29).

---

<sup>50</sup> García, C-N., (2017), « Villes et réseaux : Comment les jeunes créatifs changent la conversation », *Problèmes d'Amérique latine*, n°2, p. 29-42. URL : <https://www.cairn-int.info/journal-problemes-d-amerique-latine-2017-2-page-29.htm> consulté le 11/05/2023

Notre perception collective de l'espace physique et interactif est devenue plus cohérente avec les avancées technologiques récentes. Nos façons de distinguer l'espace public de l'espace privé, par exemple, évoluent. Où est la frontière entre une vie familiale traversée par la télévision et une vie en réseau des ordinateurs et une vie urbaine où les téléphones portables transmettent des détails intimes et des caméras de sécurité surveillent chacun de nos mouvements ? La créativité exprimée dans la solitude, c'est trouver de nouvelles tribus et de nouveaux réseaux grâce à l'interconnectivité numérique. Les concepts d'intimité et de sociabilité sont reconfigurés, réfractés via Facebook et Twitter.

Par ailleurs, les réseaux sociaux constituent aujourd'hui un espace virtuel de socialisation de beaucoup de personnes en général et des jeunes urbains en particulier. Ce milieu ne cesse d'exercer un impact très considérable sur nos sujets. Cet impact touche sur la façon dont ils se servent leurs langues dans ce milieu. Néanmoins, il n'est pas question ici d'étudier tous les réseaux. Il s'agit ici d'analyser tout simplement la communication de jeunes sur le cas spécifique de whatsapp. Comme déjà signalé dès le début de notre propos qu'il s'agit d'une enquête qualitative, par conséquent, le nombre ou la valeur quantitative n'est pas trop valorisée dans ce travail. L'accent est plutôt mis sur le comment se manifeste la problématique envisagée.

Ainsi, nous suivons la communication sur whatsapp de deux jeunes filles, puis nous analysons les données en rapport avec notre objet d'étude. Dans ces conversations nous notons le code mixte, la variation phonologique, écart de langues, etc.

Le code mixte : à la suite de Blanc (1997 : 5)<sup>51</sup> « tout type d'interaction entre deux ou plusieurs codes linguistiques différents dans une situation de contact de langues » (:5) que les jeunes font l'usage des codes dans leurs productions discursives au quotidien. Le code mixte est le résultat de contact de langues et aussi des marques de l'urbanité. La variation diatopique contribue d'une manière très active quant à la façon dont nos sujets communiquent. Car l'espace social et l'espace de socialisation mettent à l'acquisition des langues. Ce qui fait que la plupart des jeunes sont plurilingues et se voit très nettement quand M.D s'adresse à D.M, ces propos *donc* (« yaw bamalay wo tu refusé mais apl wala tu étai en communication sété pr ça »). Si l'on regarde de plus près nous constatons qu'en dehors du code mixte, nous notons quelques écarts de langues. Mais à ce qui concerne le code mixte, on note la présence de deux

---

<sup>51</sup> Barthes, R., (1957), *Mythologies*, Paris : Seuil.

langues importantes de la commune de Ziguinchor (wolof et français). Comme déjà expliqué dans la partie introductive, la première a une fonction véhiculaire (langue nationale) au Sénégal en général et à Ziguinchor en particulier et la deuxième à un statut administratif c'est-à-dire, langue officielle. D'ailleurs, nous comprenons par le biais de notre entretien avec elle, qu'elle est une élève de terminale et elle s'identifie à la communauté linguistique wolof. Donc, rien n'est étonnant qu'elle puisse mixer les deux codes en français et en wolof dans ces productions discursives. Cependant nous notons quelques défauts quant à la norme.

Les écarts de langues : se lisent dans les écrits de D.M. nous avons entre autres des fautes de grammaires et conjugaisons etc. Les maladresses, les fautes de syntaxe sont commises dans la plupart des cas d'une façon volontaire. Donc, penser que les jeunes ignorent les normes de bon usage de la langue est une erreur manifeste car, beaucoup d'entre eux ont fréquenté l'école française. Les règles, les jeunes les savent mais les ignorent volontairement et refusent de les appliquer et les pratiquer sur les réseaux sociaux. Ils le font plutôt sciemment car pour eux la forme est moins importante que le fond. Ainsi, cet espace virtuel favorise aussi à la liberté de création de mots ou des expressions. Sur les réseaux sociaux, les jeunes franchissent toutes les limites et bafouent toutes les règles grammaticales et autres. Par exemple dans l'exemple cité ci-après nous avons : « tu refusé mais apl ». Ici, nous notons une omission de l'auxiliaire avoir au présent de l'indicatif à la deuxième personne du singulier « as » et une confusion de la conjonction de coordination « mais » qu'elle a dû confondre l'adjectif positif « mes ». Donc, la norme voudrait dire tu as refusé de prendre mes appels. Ceci est un exemple parmi tant d'autres en ce qui concerne à ce que nous pourrions considérer comme écart de langues. Mais la justification qu'elle donne sur cette utilisation particulière des langues, c'est le fait qu'elles ne mettent l'accent sur le comment mais plutôt sur le sens. Selon elle, c'est l'une des particularités de langage de jeunes. Comme elle l'avait souligné « ce que tu dis *buñu ko* comprendré *rek baxna* c'est ça l'essentiel ». Par ailleurs nous pourrions penser il s'agit par-là des nouvelles tendances. Pourquoi nous disons que ces jeunes savent les règles mais parfois ils ne les respectent pas. Quand D.M écrit : « tu sais que je ne veux pas te faire du mal / Tu peux me pardonner sur ça ». Ceci renforce notre idée comme quoi ces jeunes maîtrisent aussi les normes.

La variation phonologique : les réseaux sociaux, cet espace virtuel de socialisation des jeunes favorisent les modifications des langues normées. Ces modifications peuvent être d'ordre syntaxique, morphologique, phonologique, etc. Ce dernier est un phénomène très récurrent chez les

jeunes usagers des langues. Les jeunes n'ayant pas soucieux des règles de la langue standard, font recours à la simplicité et à la paresse dans les productions écrites lors de leurs situations discursives. A la suite des réponses de D.M « non n m dit op k ya rien / je c ke ya kelke soz di l moi » on constate alors une importance capitale accordée à l'oralité qu'à l'écrit. Du point de vue phonologique, nous avons l'impression que ces phrases sont impeccables. Ici, l'accent est mis sur le son, la prononciation c'est-à-dire l'oralité. Le but de cette communication pour elles, c'est tout simplement de se faire comprendre. Donc le sens prime sur le comment c'est-à-dire la forme du message. Les normes sont ainsi bafouées sciemment pour donner un caractère particulier et libre. Traiter de la question de parlers jeunes revient à faire la différence entre la norme et l'usage. Parce que dans cet exemple précis, la norme voudrait que l'on écrive « non tu ne me dis pas qu'il n'y a rien. Je sais qu'il y a quelque chose dis le moi ».

A la suite de tout ce qui vient d'être évoqué, nous retenons le poids du contact de langues dans les pratiques langagières chez les jeunes urbains à travers des phénomènes cités ci-dessus. Nous notons aussi ce que prétend l'enquête et ce qu'il y a comme vérité des faits. Ce sont deux choses différentes. Il y a parfois un énorme faussé entre le déclaré et la pratique réelle.

Le milieu dans lequel ils vivent impacte positivement leur façon de parler. Donc, l'environnement social joue un rôle déterminant dans ces productions discursives des jeunes. A cela s'ajoute l'effet de l'urbanité sur les parlers jeunes de la vie actuelle de de la commune de Ziguinchor. Donc, nous soulignons que l'environnement immédiat de l'individu et son parcours scolaire influencent sa façon de parler et d'utiliser les ressources linguistiques.

Ces variations langagières sont dues essentiellement aux contextes de communication mais aussi dépendent des interlocuteurs des jeunes parce que la façon de communiquer est parfois différente que selon le jeune X s'adresse à un jeune Y de groupe de pair ou à une personne hors du groupe, un parent par exemple. Dans tous les cas les jeunes changent le discours quand le besoin se fait sentir.

La présence des graphiques, des images et de tableau nous ont permis de comprendre la proportion des langues utilisés et en même temps de voir l'utilisation et classement des langues par l'ordre l'importance. Les images renforcent la compréhension concernant la culture jeune comme dans le graffiti. Pour rappel, le wolof, le français, le mandinka sont les principales langues utilisées par nos cibles. C'est pourquoi nous notons parfois des situations de diglossie.

D'ailleurs, c'est dans ce sens que l'anglais est utilisé. D'autres jeunes le considèrent comme la langue de prestige à côté du wolof et du français.

## **Conclusion**

Au terme de notre travail sur les pratiques langagières des jeunes dans le milieu urbain, nous rappelons que tout travail scientifique, repose sur une ou des hypothèses de départ qui sont confirmées ou infirmées. Notre étude consistait à analyser les pratiques langagières des jeunes de la commune de Ziguinchor en tenant compte des facteurs qui y sont liés. Nous avons traité des facteurs déterminants d'ordre sociaux et langagiers qui influencent la pratique ou l'usage des langues. Ces facteurs sont entre autres politiques, économiques, sociaux, linguistiques, etc. C'est ce qui nous a poussés à nous intéresser aux pratiques langagières en rapport avec les facteurs qui y sont mêlés. En termes de résultats, les jeunes urbains se différencient des autres catégories sociales par leurs capacités de création linguistique ou et d'utiliser les langues différemment par le biais du phénomène de l'accommodation (Juillard 1997) suivant les différentes situations de communication. Ainsi, le caractère véhiculaire de la langue wolof et le statut de la langue française en tant qu'un héritage linguistique colonial, langue officielle du Sénégal (Calvet 1994) jouent un rôle prépondérant dans les productions discursives de ces jeunes.

Par ailleurs, nous avons déterminé des facteurs sociaux et linguistiques essentiels qui concernent les pratiques langagières tout en nous focalisant sur certaines variables, la façon de parler les jeunes citadins (Bulot) et l'effet qu'elles produisent dans les langues d'origine. C'est pourquoi nous avons avancé ces hypothèses suivantes : Le milieu, l'âge, ainsi que le niveau d'étude influencent la façon dont les jeunes se communiquent. Les jeunes créent leurs propres lexies. Ils ne veulent pas être compris par le non-pair c'est-à-dire n'appartenant pas à ce groupe. Cette façon de parler ne signifie pas qu'ils oublient les normes. Les jeunes s'identifient à travers cette façon de parler.

Ces hypothèses sont presque toutes confirmées dans la mesure où nos observations lors des situations interactionnelles chez nos cibles. Nous sommes en phase avec les propos de Bourdieu (1984) pour qui la variable âge n'est pas pertinente mais aussi manipulable. Donc l'âge social et l'âge biologique n'ont rien de simple. Cependant, il est bien de comprendre que les sociétés n'évoluent pas de la même manière. Chaque société a ses valeurs et ses principes. Donc, les parlars jeunes ne concernent pas spécialement d'autres couches sociales outre que la jeunesse même si par ailleurs, il ya un effort de compréhension fait par certains adultes pour mieux appréhender certains codes employés par ses jeunes.

Les parlers jeunes sont loin d'être fixes car ils sont évolutifs et dynamiques, des termes vieillissent d'autres naissent presque chaque jour. C'est ce qui fait la difficulté de traiter un tel phénomène qui change à l'ordre de l'instant. Les parlers jeunes ont un caractère ambivalent c'est-à-dire tantôt collectif tantôt individuel. Une compréhension est possible parfois entre groupes de pairs. Il y a une absence totale de convention ou de règles et tout jeune qui s'approprie cette philosophie doit s'y conformer totalement. Même le choix de langues dans la communication est arbitraire. Les attitudes langagières varient toutefois d'un jeune à un autre en fonction du degré d'identification à telle ou telle langue en l'accordant une importance significative. Mais, la réalité est toute autre en dehors de cet aspect identitaire ou attitude et représentation surtout dans les usages ou en situation diglossique.

Tous ces phénomènes langagiers se comprennent à travers des observations et des entretiens, tel que le mélange ou l'alternance de codes que ce soient spontané ou programmé. Par conséquent, la place qu'occupent les codes dans la phrase n'est point fortuite.

D'ailleurs, ces phénomènes langagiers sont les résultats de contact de langues lié à l'histoire et à la politique. C'est pourquoi les langues les plus fréquentes dans les interactions sont le wolof, le français, l'anglais mais aussi les autres langues locales comme mandinka, le joóla et le pulaar. En outre, l'urbanité est au centre de notre étude. Donc, parler uniquement des marqueurs identitaires dans les parlers urbains c'est de circonscrire le sujet dans la sociolinguistique urbaine. De même, nous partageons cet avis avec les chercheurs comme T. Bulot, N. Sow, M. Auzanneau, L-J. Calvet, C. Julliard, J-S. Diatta, etc. Donc, nous ne sommes pas le pionnier dans ce domaine, nous ne faisons que trianguler et actualiser les résultats des recherches déjà en traitant la question des parlers jeunes dans la commune de Ziguinchor.

L'intérêt scientifique de notre travail est de montrer l'importance des langues dans les situations de communication de ces jeunes ; comprendre le fonctionnement de l'esprit jeune vis-à-vis des langues ; expliquer que le phénomène des parlers jeunes est en perpétuel mouvement sur l'axe diachronique, diatopique, etc. Les jeunes sont en perpétuel création linguistique.

Notre travail met aussi en relief le poids du français sur le wolof et le poids du wolof sur les autres langues de la commune même si ces derniers connaissent des variations du point de vue

langagier. Ainsi, les diverses situations interactionnelles et les différents interlocuteurs font que le discours change selon le milieu.

Les éléments internes à la langue sont pris en compte, dans le cadre de notre étude, même si notre objectif n'est pas de décrire les langues mais plutôt de traiter les pratiques langagières chez les jeunes issus du milieu urbain.

Comme tout travail scientifique, notre étude gagnerait à approfondir ce champ de recherche vers une orientation lexicographique pouvant conduire à la production d'un dictionnaire bilingue ou trilingue des parlers urbains au Sénégal (français / langues locales). Il pourrait également s'agir une étude comparative centrée sur l'analyse sociolinguistique des parlers urbains et ruraux.

## Références bibliographiques :

### Ouvrages

Barthes, R., (1957), *Mythologies*, Paris : Seuil.

Bogdan et Taylor (1975) [1991], LAPASSADE Georges., *L'ethnosociologie*, Paris, Méridiens Klincksieck.

Bloomfield, L., (1933) [1935], *Language*, London, Allen and Unwin.

Bourdieu, P., (1984), *Questions de sociologie*, Paris, Minuit.

Calvet, L-J., (1994), *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris: Payot.

Caubet, D., Billiez J., Bulot, T., Léglise, I., et Miller, C., (Eds.) 2004, *Parlers jeunes, ici et là-bas. Pratiques et reppésentations*, Paris, L'Harmattan, p.290

Cauvin, C., (1999), *Propositions pour une approche de la cognition spatiale intra-urbaine*, dans *Cybergéo* n° 72.

Cheshire, J., (1982), *Variation in an English Dialect*, Cambridge University Press.

Dargere, C., (2002), *Observation incognito en sociologie: Notions théoriques, démarche réflexive, approche pratique et exemples concrets*, Paris : L'Harmattan

Hymes, D., (1974), *Foundations in Sociolinguistics*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Eckert P., (1989), *Jocks and Burnouts: Social Categories and Identity in the High School*, New York, Columbia University Teachers College.

Ghiglione, R., et Matalon, B., (1991), *Les enquêtes sociologiques : théories et pratique*.

Labov, W., (1976), *Sociolinguistique*, Paris, Editions de Minuit

Labov, W., (1966), *the Social Stratification of English in New York City*, Washington DC, Center for Applied Linguistics.

Lüdi, G., et Py, B., (2003), *Être bilingue*, Berne, P. Lang, 203.

Moreau, M-L., (1997), *Sociolinguistique, concepts de base*, Mardaga, Liège

Norimatsu, M., et Pigem, N., (2008), *Les techniques d'observation en sciences humaines*, Paris: Armand Colin.

Pedinielli, J-L., et Fernandez, M., (2011), *L'observation clinique et l'étude de cas*, Paris: Armand Colin.

Paillé, P., Mucchielli, A., (dir) (2016), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

### **Articles scientifiques**

Arborio, A-M., (2007), « L'observation directe en sociologie : quelques réflexions méthodologiques à propos de travaux de recherches sur le terrain hospitalier », *Recherche en soins infirmiers*, n° 90, p. 26-34, URL : <https://www.cairn.info/revue-recherche-en-soins-infirmiers-2007-3-page-26.htm> consulté le 08/11/2023

Auzanneau, M., (2002), « Identités africaines : le rap comme lieu d'expression », *cahiers d'études africaines*, n° 163-164, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 711-734

Auzanneau, M., et Juillard, C., (2002), « Parlers de jeunes en parcours de formation continue et d'insertion », *Démarche d'une recherche en sociolinguistique*, n° 130, Paris, CNDP, p. 238-249.

Auzanneau, M., (2001), « Identités africaines : le rap comme lieu d'expression », *Cahiers d'Études africaines, Laboratoire de sociolinguistique*, Université Paris V-René Descartes p : 711- 731, <https://journals.openedition.org/etudesafricaines/117?file=1> consulté le 23/05/2023

Auzanneau, M., Bento M., Fayolle V., (2002), « De la diversité lexicale dans le rap au Gabon et au Sénégal », *La linguistique*, n°1, Vol. 38, p. 69-98, URL : <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2002-1-page-69.htm> consulté le 06/09/2023

Auzanneau, M., (2009) « La langue des cités ? Contribution pour la libération d'un mythe », *Langages, Adolescence*, n°24, p. 873-885. URL : fahal-00927298 consulté le 05/10/2023

Auzanneau, M., (2015), « quête des parlers ordinaires », *Langage et société*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, n° 154, p.56-66

Bulot, T., (2003), « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 8, p. 99-109, URL : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2003-1-page-99.htm> consulté le 02/03/2023

Bulot, T., (2002), « La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations », *Marges Linguistiques*. 1. 1-3. URL : <https://id.erudit.org/iderudit/011987ar> consulté le 13/12/2023

Bulot, T., et Veschambre, V., (2004), « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : hétérogénéité des langues et des espaces » Communication au colloque, *Espace et société aujourd'hui*, Rennes, p. 21-22, URL : <https://id.erudit.org/iderudit/011987ar> consulté le 14/12/2023

Bulot, T., (2004), « les parlers, le parler de / des jeunes », *Cahiers de sociolinguistique*, Presses universitaires de Rennes, n° 9, p.5-7. URL : <https://pur-editions.fr/product/871/les-parlers-jeunes> consulté 15/08/2023

Bulot, T., (2004), « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, p. 133-147, URL: <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2004-1-page-133.htm> consulté 16/07/2023

Bulot, T., (2005), « Comptes rendus », *Langage et société*, n° 114, p. 149-157, URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2005-4-page-149.htm> consulté 16/08/2023 consulté 12/009/2023

Bloom, J-P., et Gumperz, J-J., (1972), « Social Meaning in Linguistic Structure: Code Switching in Norway», Gumperz J.J. et Hymes D., (eds) *Directions Sociolinguistics*, New York, Holt, Rinehart and Winston, p. 407-434.

Calvet, L-J., (2005), « Les voix de la ville revisitées » *Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ?*, Revue de l'Université de Moncton, n°36, p. 9–30. URL : <https://doi.org/10.7202/011987ar> Consulté 14/03/2023

Calvet, L-J., (2003), « L'argot et la langue des linguistes » Des origines de l'argotologie aux silences de la linguistique », *Marges linguistiques*, n° 6.

Claudine, M., (2002), « Pour quelle sociolinguistique urbaine? », VEI Enjeux (CNDP), *Pratiques langagières urbaines, enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, p.75-87.

Conrad, S.-J. et Elmiger, D., (2005), « villes bilingues », Actes du colloque de Biel/Bienne, Mars 2004, Bulletin suisse de linguistique appliquée, p.82

De Féral, C., (2012), « Parlers jeunes » : une utile invention ? », *Langage et société*, n° 141, p. 21-46, URL : <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-21.htm> consulté le 05/06/2023

- Fishman, J., (1965), "who speaks what language to whom and when?" *La linguistique*, p.67-88
- García, C-N., (2017), « Villes et réseaux : Comment les jeunes créatifs changent la conversation », *Problèmes d'Amérique latine*, n°2, p. 29-42. URL : <https://www.cairn-int.info/journal-problemes-d-amerique-latine-2017-2-page-29.htm> consulté le 11/05/2023
- Gasquet-cyrus, M., (2004), « Sociolinguistique urbaine ou urbanisation de la sociolinguistique ? Regards critiques et historiques sur la sociolinguistique », *Lieux de ville et identité, perspective en sociolinguistique urbaine*, Paris, L'Harmattan, p.31-70.
- Kiessling, R., et Mous, M., (2004), « Urban Youth Languages in Africa », *Anthropological Linguistics*, n° 46, p. 303-341.
- Juillard, C., (1997), « Accommodation » *Moreau. M-L, Sociolinguistique : Les concepts de base*, Ed. Mardaga, Bruxelles, p.12
- Juillard, C., et Dreyfus, M., (2009), « le plurilinguisme au Sénégal, langues et identités en devenir », *collection Dictionnaire*, édition Karthala, PUF 21 /9, p. 358.
- Mahmoudian, M., (2009), « Théorie linguistique face à la complexité des langues », *La linguistique*, n°2 (Vol. 45), p. 3-30, URL : <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2009-2-page-3.htm> consulté 09/10/2022
- Martinet, A., (1969), « Fonctions du langage et linguistique appliquée », *Communication et langages*, n°1, p. 9-18. URL [http://www.persee.fr/doc/colan\\_0336-1500\\_1969\\_num\\_1\\_1\\_3705](http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1969_num_1_1_3705) consulté 09/10/2022
- Maurer, B., (1998), « Qui sont les jeunes ? L'utilisation du dialogisme dans présent », *dans L'autre en discours*, Rouen, Dyalang-Praxiling, p.127-141.
- Lassave, P., et Mondada, L., (2000), « Décrire la ville, La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte, Collection Villes », *Les Annales de la recherche urbaine, Développements et coopérations*, n°86 p. 164-165 URL : [https://www.persee.fr/doc/aru\\_0180-930x\\_2000\\_num\\_86\\_1\\_2325\\_t1\\_0164\\_0000\\_3](https://www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_2000_num_86_1_2325_t1_0164_0000_3) consulte 10/11/2023
- Léglise, I., (2004), « Les médiateurs de rue face aux parlers jeunes. Des exemples de parlers jeunes », *Parlers jeunes Ici et Là-bas (Pratiques et représentations)*, Paris, L'Harmattan, p. 221-246
- Liohier, E., (2005), « Quelles approches théoriques pour la description du Français parlé par les jeunes cités? », *La linguistique*, n°38, p. 41-52.

Veschambre, V., (2004), « Appropriation et marquage symbolique de l'espace, quelques éléments de réflexion », *Espace et société* n° 21, Rennes, Presses Universitaires de Rennes/ESO-UMR, p. 6

Nasser, I-A., (2019), « la créativité linguistique des ados entre évolution et/ou régression de la langue », *Culture and Human Behavior*, BAU Journal – Society, n° 5, p. 1-9, URL : <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1004> consulté 11/12/2023

Nicolas, R., et Mounin, G., (1964), « Les problèmes théoriques de la traduction », *L'Homme*, tome 4, n°2. p. 141-144 URL [https://www.persee.fr/doc/hom\\_0439-4216\\_1964\\_num\\_4\\_2\\_366663](https://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1964_num_4_2_366663) consulté le 09/01/2024

Sow, N., et Paye, B-M., (2020), « Et si les jeunes refusaient le cloisonnement linguistique: afrik'attitude ou glocalisation », *langues, littératures, Arts et cultures de terroir*, Les Cahiers du CREILAC, édition spéciale n°2, Cheikh Mouhamadou Soumoune Diop, p. 61-78.

Sow, N., (2020), “Spaces and interactions in multilingual repertoire construction: a case study in an urban area of Casamance (Senegal)”, *African multilingualism*, Di Carlo and Good (Eds) p. 137-154, Lexington Books, p.310.

Sow, N., (2018), « Parlers jeunes, entre art du langage et activisme social ». *Revue ANADISS du centre de recherches en analyse de Discours*, n°25-18, Editura universitii « stefen, cel, Maro din Succava », Roumanie, p. 75-83.

Sow, N., (2017), « Le code mixte chez les jeunes scolarisés à Ziguinchor : un signe d'urbanité ».

Sow, N., (2016), « Le style : un indice de création lexicale dans le rap sénégalais », *Les Cahiers du CREILAC*, Editions ANTADA, p 97-111

Trimaille, C., (2004), « Pratiques langagières et socialisation adolescentes : le tricard, un autre parmi les mêmes », *Parlers jeunes Ici et Là-bas (Pratiques et représentations)*, Paris, L'Harmattan, p. 127-148.

Trimaille, C., (2020), « Sociolinguistique des pratiques langagières de jeunes : Faire genre, faire style, faire groupe autour de la Méditerranée, *Introduction*, Grenoble : UGA Éditions, (généré le 19 janvier 2024), URL <https://doi.org/10.4000/books.ugaeditions.12733> consulté le 13/12/2023

### **Dictionnaires consultés**

Josiane, B., James, C., (2021), *dictionnaire de la sociolinguistique*, Langue et société, Editions de la maison des sciences de l'homme, p.348

Fairon, C., Simon, A-C., (...) *Grevisse le Petit Bon Usage de grammaire de la langue française*, D'après l'œuvre de Maurice Grevisse », p. 119.

Le Nouveau Petit Robert (1993) *Linguistique Générale, Langage, Langue, Parole*

Collectif (1997), le maxidico-dictionnaire encyclopédique de la langue française- 130000 définitions et emploi- la langue et les noms propres, De la connaissance (...).

### **Thèses cités**

Diatta, J-S., (2018), la variété du plurilinguisme dans les espaces commerciaux de la ville de Ziguinchor : l'exemple du marché saint-Maur.

Mona, M., (2016), Plurilinguisme, contact des langues et expression francophone en Angola. Linguistique, Université de Franche-Comté, 2015. Français. URL <https://theses.hal.science/tel-01279235> consulté le 11/12/2023

Ndecky A., (2011), Pratiques et représentations des parlers Mankagnes de Goudomp (Sénégal), thèse de doctorat en sciences du langage, à Amiens sous la direction de Jean-Michel Eloy.

### **Mémoire cité**

Brodal, I., K., (2009), « Le français des étudiants à Dakar : usages et attitudes linguistiques », Mémoire de Master, université d'Oslo.

### **Webographie**

[Bulot, T., \(2014\), « Conférence inaugurale », Colloque constantinel](#) consulté le 04/10/2022

Larousse.fr

# Annexes :

## Analyse sociolinguistique des marqueurs identitaires dans les parlers urbains : Exemple des jeunes

15/08/2023 au 29/12/2023 - IBOU/ UASZ

Etudiant en Master 2 sociolinguistique de l'université Assane Seck de Ziguinchor, je réalise ce questionnaire dans le cadre de mes travaux de recherches. Les données sont donc utilisées à des fins strictement scientifiques.

### I. Profil sociologique

les informations relatives à l'identité de l'enquêté

**1. Genre**

1. M  2. F

**2. Vous avez quel âge ?**

1. 18-25  2. 26-35

**3. Quel est votre lieu de naissance ?**

**4. Vous habitez dans quel quartier ?**

**5. Depuis quand ?**

1. - 5ans  2. 5ans- 10ans  3. 11ans et plus

**6. Quel est votre profession ?**

**7. Ou travaillez-vous ?**

**8. Quel est votre niveau d'étude ?**

**9. Quelle est votre situation matrimoniale ?**

1. Célibataire  2. Marié(e)  3. Veuf(ve)  
 4. Divorcé(e)

### II. Répertoire linguistique

Des informations liées aux langues

**10. Quelle est votre langue maternelle ?**

**11. Combien de langue(s) parlez-vous ?**

1. 1  2. 2  3. 3  4. 4  5. 5  6. 6

**12. Laquelle ou lesquelles ?**

1. Diola  2. Mandingue  3. Wolof  
 4. Poular  5. Mankagne  6. Manjack  
 7. sérère  8. français  9. créole  
 10. Anglais  11. Soussou  12. Balante  
 13. Espagnol  14. Arabe  15. Balante\_  
 16. soninké

Vous pouvez cocher plusieurs cases (6 au maximum).

**13. si autres précisez ?**

### III. Urbanité et pratiques langagières comme marque identité jeunes

seuls les jeunes ont le droit de répondre à ces questions

**14. Quelle(s) langue(s) parlez-vous entre amis ?**

1. Diola  2. poular  3. français  4. wolof  
 5. Mandingue  6. Autres

Vous pouvez cocher plusieurs cases (5 au maximum).

**15. si autre précisez :**

**16. Quels lieux fréquentez-vous ?**

1. Terrain de sport  2. Restaurant  
 3. Marché boucotte  4. Lieu de culte  
 5. Arrêt diarta  6. Campus  
 7. Grand-place  8. Boite de nuit

Vous pouvez cocher plusieurs cases (6 au maximum).

**17. Autres à préciser :**

## Annexe 2 :

- 1) Quel âge avez-vous ?
- 2) Quel est votre lieu de naissance ?
- 3) Quel quartier habitez-vous ?
- 4) Depuis quand vous y habitez ?
- 5) De quelle communauté linguistique appartenez-vous ?
- 6) Quelle est votre première langue de socialisation ?
- 7) Quel est votre niveau d'étude ?
- 8) Quelle est votre profession ?
- 9) Où travaillez-vous ?
- 10) Quelle est votre situation matrimoniale ?
- 11) Combien de langues parlez-vous ?
- 12) Peux-tu les citer selon l'ordre d'importance ?
- 13) Selon vous pourquoi telle langue est plus importante que d'autre ?
- 14) Quelle (s) langue(s) parlez-vous entre amis ?
- 15) Le langage que vous utilisez entre ami (es), est-ce le même quand vous vous adressez à vos parents ?
- 16) Mélangez-vous les langues ?
- 17) Quelles sont les langues que vous mélangez le plus souvent ?
- 18) Pourquoi cela ?
- 19) Comment les mélangez-vous ?
- 20) A quelle fin les mélangez-vous ?
- 21) Quels lieux fréquentez-vous ?
- 22) Quelles y parlez-vous ?
- 23) Pourquoi ?
- 24) Pensez-vous les jeunes ont leur propre façon de parler ?

# TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>PREMIERE PARTIE : CONSTRUCTION THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE.....</b>	<b>7</b>
<b>Chapitre 1 : Elucidation conceptuelle .....</b>	<b>9</b>
1. Le plurilinguisme urbain .....	10
2. Le multilinguisme .....	15
3. Parlers jeunes : limites et l'étendue du concept .....	15
4. Notion de marqueurs identitaires dans les parlers urbains .....	23
<b>Chapitre 2 : Approche méthodologique du travail .....</b>	<b>39</b>
1. La méthode qualitative .....	39
2. Population d'enquête .....	40
3. Outils de collecte de données .....	40
<b>DEUXIEME PARTIE : PRESENTATION ET ANALYSE DES DONNEES. ....</b>	<b>44</b>
<b>Chapitre 3 : Analyse des données .....</b>	<b>46</b>
1. De la variation sociale à la variation langagière .....	46
2. Perception de la langue d'origine .....	51
3. Contact de langues dans le milieu urbain .....	53
4. L'urbanité dans les pratiques langagières .....	56
5. Mélange et alternance codiques .....	58
5.2. Alternance de codes ou code-switching .....	60
<b>Chapitre 4 : Résultats et discussions .....</b>	<b>64</b>
1. La création linguistique : quelques technolectes des jeunes urbains .....	64
2. Rap : création identitaires jeunes .....	70
3. Graffitis : comme marqueurs identitaires jeunes.....	78
4. Les jeunes et les réseaux sociaux : Que nous renseignent-ils sur le plan identitaire ?.....	84

**CONCLUSION.....89**

**RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES :.....93**

**ANNEXES : .....99**

**TABLE DES MATIERES .....101**